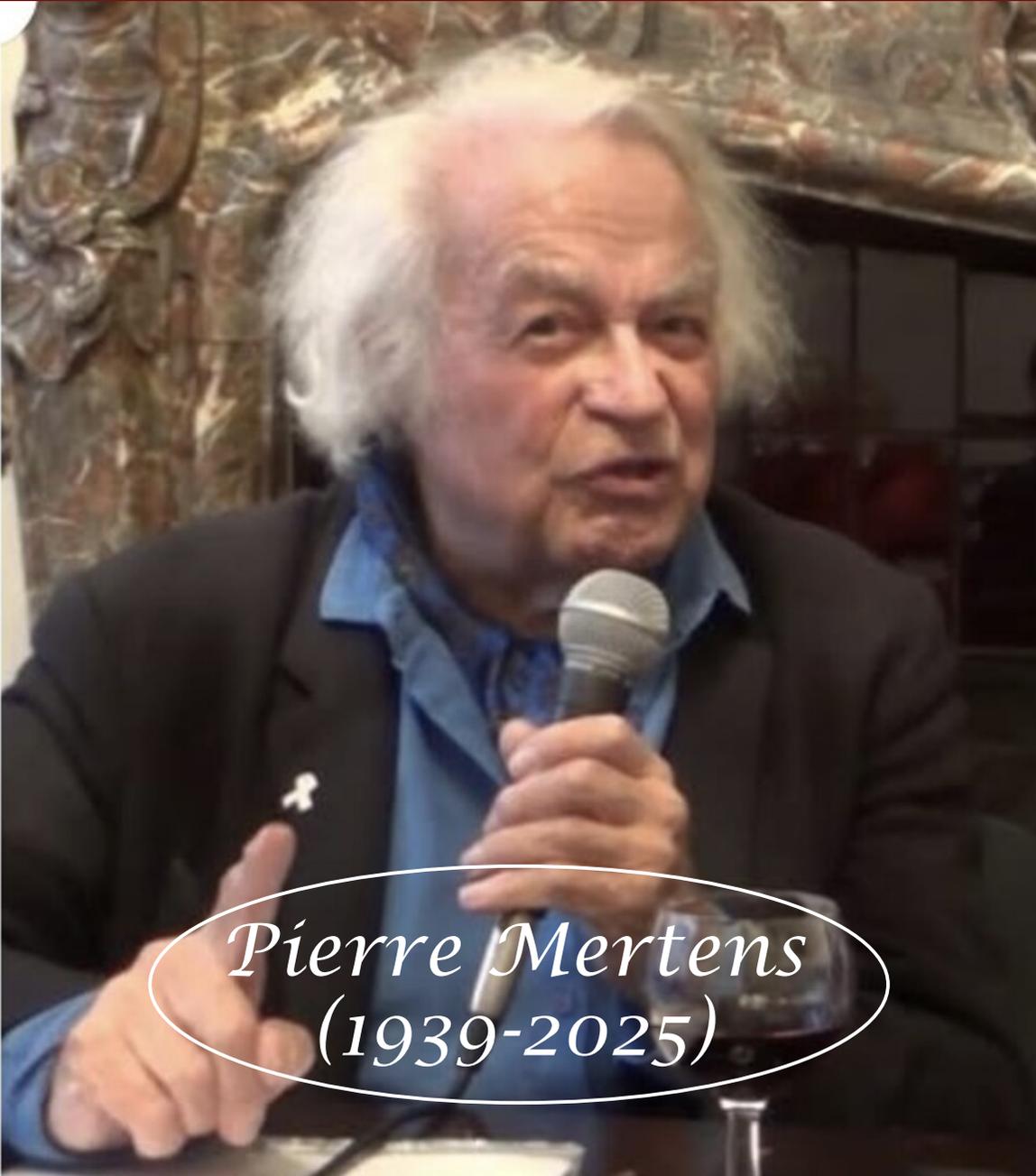


..... N° 53 | MARS 2025

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



*Pierre Mertens
(1939-2025)*

S O M M A I R E

Editorial

par **Martine Rouhart** 3

Hommage à Pierre Mertens

Pierre Mertens nous a quittés...
par **Michel Joiret** 5

Rencontre sous le signe du temps
propos recueillis par **Colette Frère** 17

Paysage sans Véronique
par **Michel Ducobu** 23

**À quand un palmarès
de nos prix littéraires ?**
par **Daniel Charneux** 27

**Xénia Maszowez, prix Charles Plisnier
2024**
par **Daniel Charneux** 33

Les Tables d'auteur - 21 février 2025
par **Michel Joiret** 36

Les entretiens de l'AEB
Jean-Jacques Bailly
par **Carino Bucciarelli** 40

Rideaux
par **Anne-Michèle Hamesse** 44

Lectures 48

Activités de nos membres 62

Les Prix de l'AEB 2025 64

PRÉSIDENTE

MARTINE ROUHART

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET

COLETTE FRÈRE

TRÉSORIER

FRÉDÉRIC BEGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CHRISTIAN DEBRUYNE

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

PHILIPPE LEUCKX

ADMINISTRATEURS

ÉRIC ALLARD

ISABELLE BIELECKI

CARINO BUCCIARELLI

ARNAUD DELCORTE

SYLVIE GODEFROID

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

ROBERT MASSART

JEAN-POL MASSON

ALEXANDRE MILLON

YVES NAMUR

JEAN-LOUP SEBAN

ÉVELYNE WILWERTH

Éditorial

par **Martine Rouhart**, Présidente de l'AEB

Chers membres et amis de la littérature,

Ce numéro de *Nos lettres* consacre une large part de ses pages à la disparition d'une figure majeure de notre littérature, Pierre Mertens. Les articles repris évoquent le parcours, les influences, les engagements et les œuvres de cet écrivain, personnalité bouillonnante de nos lettres belges. Vous retrouverez également le passionnant entretien qui s'est tenu dans nos murs en 2018, conduit par Michel Joiret.

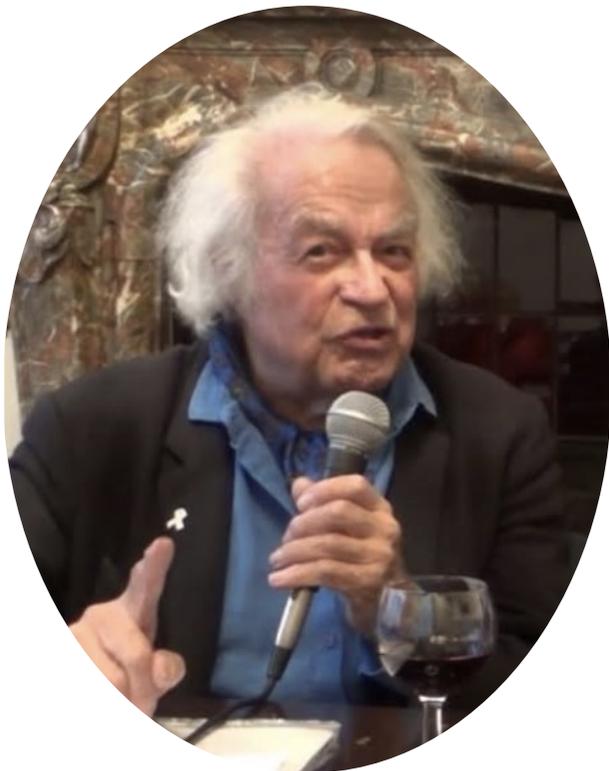
L'éditorial étant l'occasion de m'adresser à vous, j'en profite pour rappeler que tous les membres peuvent nous envoyer des propositions d'articles de fond ou de recensions de livres de collègues membres. Le Comité de lecture ne manquera pas de les examiner pour publication éventuelle dans un prochain numéro.

Par ailleurs, en ce qui concerne vos activités (nouvelle parution, participation à des salons, présentation de livre ou autres événements littéraires), merci de les transmettre à notre secrétariat (a.e.b@skynet.be), afin qu'elles puissent être relayées par l'AEB.

Dans l'attente du plaisir de vous revoir (ou de vous rencontrer) à l'occasion de l'une de nos soirées, nous vous assurons de notre attention complète et amicale. C'est de vous tous, de vos ouvrages et de nos échanges, que notre association vit et se nourrit !

Bien amicalement,
Martine Rouhart
Présidente AEB

Hommage à Pierre Mertens



Les photographies de Pierre Mertens illustrant ce numéro sont issues de la vidéo publiée par Willy Lefèvre sur sa chaîne Youtube, reprenant l'entretien de l'écrivain avec Michel Joiret qui s'est déroulé l'AEB le 29 mars 2018.

Pierre Mertens nous a quittés...

par **Michel Joiret**

« Je m'en remets à la culture pour nous sauver. Le droit à la littérature est un droit de l'homme ».

Pas le moindre fléchissement vocal, voire une imperceptible décrue de la pensée, demeurée limpide et bouillonnante.... Un dialogue exempt de la moindre concession Pas un seul instant...

L'esprit vif, le verbe choisi, le ton décisif, Pierre Mertens ne s'est jamais départi d'une oralité tout à la fois *magistrale* et ouverte au débat pour autant que l'interlocuteur se tînt à courte distance de son exigence. Mû par un souci permanent de convaincre, l'auteur glisse volontiers le propos dans une ligne mélodique souple et diaprée, passant du grave à l'aigu en quelques secondes...

L'écriture procède chez lui de la même aspiration et s'inscrit dans une procédure identique : autant de signes avérés, de griffures appropriées, de lignes accordées, de taches maîtrisées et comme signifiantes... un véritable réseau de mots jetés sur la page, et qui fera de l'œuvre le pertinent développement d'une réflexion exigeante, nourrie d'intentions claires et invariablement assumées.

Mertens évoque volontiers son travail d'écrivain et détaille sa procédure manuelle : *J'écris à la main. Il n'y a là aucune prétention de ma part. Ce n'est pas un choix, ça s'est trouvé ainsi. Même si je conçois bien que l'ordinateur puisse être d'une grande aide pour certains. Entre quinze et vingt ans, j'écrivais à la machine. J'avais une petite Olivetti, que*

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

j'emportais même en vacances. Mais pour moi c'était plutôt un jouet. Bizarrement, la plume était l'instrument plus mûr et plus grave, et elle l'est restée. Si j'écris à la main, c'est pour une raison bien particulière. C'est davantage une question de ton, de musique, que de contenu. J'ai besoin de la plume pour entendre la sonorité de ce que j'écris. Si ce n'est pas sonore, cela ne m'intéresse pas ; et pour que ce soit sonore, il faut que j'écrive à la main. De plus, l'écriture manuelle est en elle-même silencieuse, alors que l'ordinateur et plus encore la machine à écrire imposent une sorte de crépitement, qui devient vite un bruit parasite et empêche la concentration.

Voué très tôt à l'engagement et aux résolutions claires, l'écrivain s'est très tôt attaché à son environnement politique, stigmatisant les faiblesses, lâchetés et inadéquations des régimes totalitaires.

Né de père résistant et de mère juive, il a vécu la Seconde Guerre mondiale comme « enfant caché ». À onze ans, Pierre Mertens recourt au commentaire écrit et compose déjà de petites pièces destinées aux fêtes scolaires.

L'imbroglia algérien l'interpelle et l'éveille à la « conscience politique ». Tandis qu'il étudie à l'Athénée d'Etterbeek, il entreprend une autobiographie en plusieurs tomes et parfait sa formation à l'Université libre de Bruxelles pour y étudier le droit.

Inconditionnel de Franz Kafka et influencé par lui, Mertens publie romans et nouvelles dès 1969 et reçoit le Prix Médicis en 1987 pour *Les Éblouissements*. Il poursuit inlassablement ses activités de juriste, attentif aux combats entrepris pour la protection des Droits de l'homme. En 1989, il entre à l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique. Il est également nommé Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de la République française.

Reconnu et engagé, Mertens a réfléchi sur la fonction sociale de l'écrivain. Pour lui, vie privée, fiction et Histoire sont

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

indissociables. C'est ainsi qu'il accorde une place centrale à la mémoire : le romancier trouve la matière de son œuvre dans un passé *personnel* et *historique*. Lui-même se sent particulièrement concerné par les activités de ses parents (un père journaliste et mélomane, une mère biologiste et pianiste), par l'occupation allemande, l'exécution des Rosenberg ou encore la tragédie des mineurs de Marcinelle en 1956.

Plus tard, l'observateur du droit international dénoncera le génocide au Biafra, la torture en Irlande et les prisons de Pinochet. Dans ses romans, on retrouve, d'une part, l'influence de la musique par les leitmotifs qui les traversent (la figure du tigre, par exemple). Il est aussi l'auteur d'un livret d'opéra, *La passion de Gilles* (1982). D'autre part, ses voyages et sa formation universitaire lui permettent une ouverture à un univers plus large que son pays. Dans *Les Bons offices* (1974) et *Terre d'asile* (1978), par exemple, l'histoire belge est présentée sous le regard d'un étranger et prend dès lors de nouvelles connotations. Mertens voit d'ailleurs dans son pays une synthèse fascinante des problèmes européens.

Sur fond d'Histoire, les personnages qu'il met en lumière se reconstruisent après une cassure, une rupture, une tragédie. L'écriture fait entendre ce déchirement par la structure et le style : monologues délirants avec ellipses temporelles pour dire les contradictions de l'individu dans le monde.

Le message de Mertens est cependant positif : le doute est fécond ; il ne doit jamais être source de résignation et il convient de préférer l'homme de terrain aux indifférents ou aux cyniques. Quant à la littérature, son rôle est primordial dans la lutte contre l'obscurantisme : *Je m'en remets à la culture pour nous sauver. Le droit à la littérature est un droit de l'homme*. Un tel engagement a un prix et l'auteur n'a jamais cédé aux digressions frauduleuses ni aux agressions qui enfreindraient

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

les valeurs essentielles et imprescriptibles auxquelles la société doit ses libertés fondamentales (une attitude qui justifie la plupart de ses combats).

Dans la foulée, la lutte contre le *négationnisme* lui a paru déterminante. Il s'en explique dans une lettre ouverte au *Soir* :

Au cœur de l'automne 2007, le Forum des organisations juives a réuni un congrès sur le thème : « Kinderen van de Shoah – Enfants de la Shoah ». Le bourgmestre d'Anvers Patrick Janssens profita de la circonstance pour présenter, au nom de la métropole, ses excuses pour la complicité active des autorités communales et de leur police avec l'occupant nazi, particulièrement en 1942, et lors du déclenchement des arrestations nécessaires aux rafles visant à la déportation de milliers de représentants de la population juive.

Une attitude qui ne fut guère partagée par l'ensemble des mandataires politiques : *Monsieur De Wever se déclara animé par le souci de ne pas voir stigmatisée la métropole anversoise dans son ensemble, insistant sur le fait qu'il n'était guère « courageux » de présenter des excuses historiques lorsqu'elles apparaissaient si « tardives », et que « tous les intéressés étaient morts » !*

Pareille déclaration provoqua chez Mertens, colère, émotion et indignation.

Mais le romancier ne s'en tint pas à cette interprétation abusive de l'histoire et déclencha le battage médiatique dans son pays avec son livre *Une paix royale*, publié en 1995.

Relevons que l'œuvre aux multiples souches s'est enrichie et diversifiée au fil du temps. On retiendra dès lors combien le Prix triennal « Langue et littérature Joseph Hanse », attribué en 2014 au roman *À la Proue*, a pu s'inscrire dans une telle dynamique.

Un écrivain et une photographe-libraire (Muriel Claude) consacrent un livre... aux livres, ceux qu'ils ont écrits,

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

défundus, vendus, aimés, fait aimer, partagés. Cela donne un livre hors-normes paru aux Éditions CFC, dans la nouvelle collection *La ville écrite*, réalisé sous la direction de l'éditrice Christine De Naeyer.

À *la proue* fera aussi le bonheur des bibliophiles : seul un « beau livre » pouvait devenir la vitrine de ce récit à deux voix qui s'entrelacent pour célébrer l'impérieuse nécessité de la littérature. L'ouvrage emprunte son titre à l'enseigne d'une librairie de la *rue des Éperonniers* à Bruxelles. Elle était fréquentée entre autres par Guy Goffette qui signe l'avant-dire de ce livre en évoquant la figure du libraire Henri Mercier, maître des lieux à l'époque (années 80) et « capitaine d'un bateau-livre loin de la mer »...

Toujours soucieuse de gratifier les œuvres d'un projet cohérent, la critique a souvent choisi la production de Mertens comme celle d'un observateur impitoyable de notre temps. Ainsi que l'écrivait Paul Émond : *elle constitue un point de repère symbolique pour toute une génération*. Avec Mertens, les différentes régions de l'esprit sont alertées et traversées : littérature et philosophie, critique littéraire et politique, droit international, cinéma, musique, opéra, théâtre.

Une telle passion de l'art n'a d'égal que le souci rigoureux de l'action politique. Une même tension l'anime, dans son combat pour la modernité et contre les maquignonnages culturels, lorsqu'il s'attache à faire entendre Semprun, Kundera ou Cortazar, ou quand il constitue, en 1976, le dossier spécial des *Nouvelles littéraires*, intitulé « L'Autre Belgique », et dans lequel apparaît le concept de belgitude.

L'avocat Pierre Mertens privilégie le roman pour détailler sa perception de l'univers, et plus encore, cet *homme-fiction*, le mieux placé, selon lui, pour répondre à ses propres interrogations et imaginer l'avenir... Louis Aragon ne disait-il

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

pas que « la littérature est un mentir vrai » ?... On croit l'entendre aujourd'hui encore : *Efforçons-nous de poser des mots sur nos multiples incertitudes et tirons-en matière de romancier plutôt que propos d'essayiste.*

Quant aux nostalgiques du passé récent (et de leurs prétendues leçons), le même avocat-romancier ne leur porte guère le moindre crédit : *Il est sans doute présomptueux et hasardeux de porter crédit à ceux qui colportent l'antienne : «C'était mieux avant !» Nuance et prudence s'imposent dès lors qu'on évoque un passé tourmenté et douloureux. La Shoah n'a guère déserté nos mémoires... Et qui pourrait certifier qu'une telle abomination ne se reproduira pas : « La dictature n'est rien d'autre qu'une machine à fabriquer du passé avec de l'avenir ». (Terre d'asile, 1978)*

Pierre Mertens portait l'écriture comme un viatique, susceptible selon lui, d'apporter une réponse à nos interrogations souterraines :

Si la vie suffisait, on n'écrirait pas. Certes, on écrit pour soi mais je suis à la recherche permanente de « nouveaux lectorats » qui seraient composés de « vrais lecteurs ». Il est par ailleurs essentiel que de plus jeunes lecteurs s'inscrivent dans ma démarche d'écriture. Il m'arrive d'être agréablement surpris par la traversée de mon œuvre : ainsi cet homme plus jeune qui s'offre Les Éblouissements et qui, le lendemain, retourne à la même librairie pour s'en procurer cinq autres exemplaires à offrir à des amis.

L'auteur privilégiait certes la chance de lire et le besoin d'écrire, susceptibles de nourrir un projet de vie. Un « bon écrivain », selon lui, doit tracer des pistes sociales, et politiques, tout en récusant les postures du « donneur de leçons » : *J'attends qu'il me surprenne agréablement et qu'il me fasse penser aux différents événements et conjonctures de notre temps ; j'attends aussi qu'il projette la menace qui pèse*

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

sur ses contemporains (Kafka fut le premier à prévoir la Shoah et attirer l'attention de tous sur les conditions de vie déplorables des travailleurs !)

Daniel Arnaut note, au cours d'une interview récente : *Mais s'il faut citer des noms, je parlerai de Le Clézio. C'est un des prix Nobel qui, avec celui de Kenzaburo Oe, m'ont fait le plus plaisir. C'est quelqu'un que j'ai toujours considéré comme intéressant à suivre. Parmi les jeunes auteurs français, je mentionnerai Yannick Haenel, pour ses romans Cercle et Jan Karski. Dans la littérature anglo-saxonne, je pense à Thomas Pynchon, à William Gaddis, à Philip Roth, auquel je suis resté fidèle. À John Updike, envers qui je ressens quelque chose de presque fraternel, en particulier dans Le centaure, qui évoque de façon remarquable le rapport d'un fils et d'un père.*

Par ailleurs, il ne partageait en rien l'admiration qu'on porte à Céline : *La lecture du Voyage au bout de la nuit n'a pas changé ma funeste et pénible appréciation de l'homme et de l'œuvre. Mon désaveu s'étend à l'œuvre de Georges Simenon (à l'exception peut-être de Pedigree).*

Outre, l'intérêt (jamais démenti) qu'il portait à l'écriture d'un Marcel Thiry, voire d'un Charles Plisnier, il s'est entièrement désolidarisé de la notion de *belgitude*, qu'il lui a été donné de détailler en son temps avec Claude Javeau.

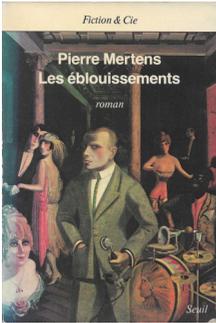
Mais l'auteur de *Perasma* reste convaincu que Charles De Coster, le fabuleux auteur de *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs* (1867), traverse sans dommage les aléas du temps. En outre, *Le Disque vert*, dirigé par Franz Hellens et Henry Michaux, retient également sa meilleure attention. Sans oublier dans les plus belles pages de Marcel Moreau, l'usage d'une langue inventive et percutante.

À travers deux romans majeurs : *Les Bons Offices* (1974) et

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

Les Éblouissements (1987), Pierre Mertens donne le branle à une écriture contrastée et particulièrement incisive.

Dans le premier, Paul Sanchotte – mi-Sancho, mi-Quichotte – entend se trouver là où l'Histoire est brûlante, afin d'enquêter, d'alerter, d'empêcher tant bien que mal l'irréparable, voire l'inéluctable et la violence. Dans *Les Éblouissements* (Prix Médicis 1987 – un livre sur la trahison et la faute) : ... je retrace la vie du poète expressionniste allemand *Gottfried Benn* et développe le thème de l'illusion politique, puisque le poète s'est compromis avec le régime nazi. Les deux œuvres précitées confortent ma vision politique. Il me plaît d'interroger l'Histoire en ses points de crise, de prêter voix à des personnages (souvent bouleversants) qui se débattent dans l'arène du monde. J'entends qu'il y ait du sens et de la continuité entre fiction et vie.



Pierre Mertens n'hésite pas à se faire entendre et à souligner la force de ses convictions : *Tout en m'efforçant de rester au-dessus de la mêlée, je me suis emparé des événements politiques majeurs (le conflit israélo-palestinien en est une illustration prégnante). Je pense aussi à Terre d'Asile, publié en 1978, où je développe l'exil de Jaime Morales qui fuit le Chili de Pinochet pour arriver un peu par hasard en Belgique, un pays aussi petit que le sien.*

Dans un autre registre, il fut, sans aucun doute, un observateur attentif de l'imperceptible et de l'intime... Les deux romans : *Perdre* (1984) et *Perasma* (2001) explorent et détaillent le développement et le déclin d'une passion amoureuse. *Perasma* est le nom d'une femme grecque, musicologue et mariée. Dans sa langue, *perasma* signifie «passage».

En sa compagnie, le narrateur et librettiste, Pierrot Saturnin, réside dans un pays qu'il s'obstine à appeler *l'Innommie*, et va

tenter de vivre une aventure amoureuse (et tardive). Mais l'interrogation demeure : renouer avec le charme d'un premier amour et réidentifier le mystère d'autrefois... Faut-il y voir une illusion de l'aube qu'on réitère au crépuscule ?

Le couple mis en place dans le cours du récit se construit une relation singulière dans le monde de la musique et s'inscrit dans un opéra malade de ses accents et de ses notes. Le lien entre les deux amants se dénoue au fil des rencontres, à Jérusalem, à Budapest, ou dans la capitale de *l'Innommie*. *Perasma* peut être lu comme un récit étrange où s'associeraient les musiques de Bartók et l'environnement trouble de Kafka.

Perdre entreprend une véritable épopée du désir... Retirés dans un mas provençal, deux amants réinventent la joute amoureuse et l'articulent comme un véritable combat de gladiateurs. Loin du monde, isolés de tout contact, ils se donnent l'un à l'autre dans un paroxysme physique absolu.

Les deux romans évoquent, sans espoir de l'élucider vraiment, le mystère de l'amour et l'emprise du temps sur ses protagonistes...

Dans le roman *Une paix royale*, (une œuvre de fiction publiée au Seuil en 1995), Mertens détaille notamment le destin et la personnalité de Léopold III. Quatre pages (l'œuvre en compte 500) suscitent l'ire de la princesse Lilian de Belgique et de son fils, le prince Alexandre de Belgique qui intentent à l'auteur un procès pour diffamation très médiatisé. À la suite d'un jugement qui exige l'amputation des passages décriés, l'écrivain fut contraint de caviarder les éditions suivantes.

Confortée par l'appui d'un grand nombre d'écrivains qui s'élèvent contre la censure (citons entre autres voix proches, celles de Philippe Sollers, Bernard-Henri Lévy, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Milan Kundera...), la riposte s'organise. Le Seuil fut d'abord condamné à retirer les passages

incriminés, puis à les conserver dans le livre mais avec en page de garde un communiqué stipulant que Liliane et Alexandre considèrent ces passages injurieux.

Pierre Mertens s'indigne et déplore... *Seul un pays où la littérature n'occupe pas une place considérable dans les consciences peut s'autoriser pareil luxe... Y aurait-il quelque chose de pourri en mon royaume ?*

Écrivain reconnu et engagé, l'auteur des *Éblouissements* (1987), a jeté sur la littérature et sur les événements politiques qui jalonnent ses années de création, un regard tout à la fois lucide, pénétrant et pertinent. La mémoire, la fiction et l'histoire façonnent une œuvre magistrale qui plonge le lecteur dans sa propre réalité. Ses nombreux voyages et sa formation universitaire le situent dans la chair même des événements qui bousculent la démocratie (*Les Bons Offices*, 1974, *Terre d'asile*, 1978).

En sa qualité d'observateur du droit international, Mertens s'attaquera à toutes les formes d'obscurantisme et de totalitarisme. On pourrait certes se perdre en conjectures pour déterminer les voix qui ont pu conforter sa démarche. Mais l'une d'elles n'a pas manqué d'exercer sur lui une influence déterminante.

Franz Kafka n'a cessé de le hanter, de l'inspirer et de l'émouvoir. Pour rappel, cet écrivain de langue allemande et de religion juive, est né le 3 juillet 1883 à Prague et mort le 3 juin 1924 à Kierling. Dans une communication à l'Académie de Langue et de Littérature françaises (1996), l'auteur de *Perdre* a tenu à détailler son attachement à l'homme et à l'auteur de la *Métamorphose* (1915) : *Quel mouvement philosophico-esthétique n'a, au vingtième siècle, revendiqué Franz Kafka pour l'un des siens, sinon pour pionnier ou pour modèle ? Rien qu'en France, qui ne l'a brandi comme un gonfalon, des "fantastiqueurs" jusqu'au surréalisme, de l'existentialisme au*

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

nouveau roman et au groupe Tel quel ? À chacun son Kafka !

Au quotidien, Pierre Mertens ne perdait rien de ses hantises, de ses combats ni de sa verve, mais il jetait sur la vie un regard volontiers apaisé (et quelquefois amusé). De fait, il ne changeait rien à son *habitus* d'écrivain (une petite table et la lumière du dehors suffisaient à le conforter dans sa démarche)... Une liasse de feuilles vierges et quelques lignes tracées d'une plume forte, magistralement déterminée ! Autour de lui, des colonnes de livres à hauteur d'homme et un étroit chemin d'approche... Dans son appartement boitsfortois, nous parlions (et reparlions) de littérature, mais il réservait à son interlocuteur un sourire de circonstance : « La semaine prochaine, tu ne me verras pas, je logerai dans ma résidence secondaire » (c'est ainsi qu'il désignait l'hôpital Érasme). Souvent il me répétait, observant sans relâche la forêt qui peignait son horizon : « Tu sais, je ne veux manquer en aucun cas le changement de saison... Les couleurs, ah ! les couleurs... » Éloignés d'un seul étage, nous communiquions parfois dans l'ascenseur de l'immeuble. Il m'arrivait aussi d'entendre choir avec fracas l'une des colonnes de son temple littéraire... Comme d'enregistrer son recours vespéral à la musique... De temps en temps, Jacques De Decker ou l'un de ses amis lui proposaient de précieux moments de sortie et d'amitié. Rires et sourires au bas de l'immeuble... Puis ce moment redouté où il a bien fallu que Pierre fût assisté en permanence dans la chambre d'une proche séniorie... Même petite table devant la modeste fenêtre dépouillée du moindre charme saisonnier, quelques livres, l'amas de feuilles vierges et toujours, une écriture en mouvement : *Paysage sans Véronique*, Préface de Bernard Maingain, Postface de Pietro Pizzuti, Impressions nouvelles... Mais tout s'est arrêté ce dimanche 19 janvier 2025.

PIERRE MERTENS NOUS A QUITTÉS

Et d'évidence, la prise en compte d'une œuvre majeure pose instantanément la question mémorielle : « Comment revisiter sans faillir l'univers incontournable d'un auteur associé à la conscience collective ? »

Et sans rien omettre de l'œuvre : « ... lire en nous la précellence des actes qu'il a posés ? »

Pierre MERTENS – Michel JOIRET

29 mars 2018

Rencontre sous le signe du temps

Propos recueillis par **Colette Frère**

L'heure est aux mots qui ordonnent, à ceux qui organisent. Michel Joiret invite Pierre Mertens à remonter le temps. À excaver ce qui fit de lui un écrivain. L'auteur place ses confidences sous le signe de la finitude et du temps retrouvé. Il évoque, d'emblée, le décès de l'écrivain Réjean Ducharme, monument de la littérature québécoise, dont le départ fut à peine salué par la presse. Mais il note aussi le bonheur de voir dans le public des visages croisés autrefois. Un entretien, loin des vanités.

Quand et pourquoi devient-on écrivain, Pierre Mertens ?

J'avais un an lorsque la guerre a éclaté. Mon père et ma mère appartenaient tous deux au réseau de résistance Orfinger. J'étais un enfant caché. Caché à double titre puisque ma mère était juive, même si elle a mis de nombreuses années à l'admettre. Enfance dérobée, la guerre et ses horreurs, j'ai peu vu mes parents. En 1945, lorsque j'ai retrouvé mon père, je ne l'ai pas reconnu ! J'ai dit : « Bonjour Monsieur. » Sans doute est-ce de ce côté qu'il faut chercher une porte ouverte sur l'écriture. Mais peut-être aussi, parce j'avais 36 ans lorsque ma grand-mère est décédée, et que c'est alors que ma mère a

reconnu qu'elle était juive. Or, je me sentais juif... Je le savais.

Peux-tu éclairer le sens du titre de l'article que Jean-Pierre Orban te consacre : « Pierre Mertens, genèse d'un écrivain. D'un tortillard de banlieue au pigeonnier de Jean Cayrol » ?

Déchirure de la guerre, déchirure du divorce. Mes parents se sont séparés. Un chagrin et une aubaine... Me voilà arpentant Bruxelles et ses environs, chaque semaine dans un petit train de banlieue, un tortillard entre Ixelles et Genval, comme dit Jean-Pierre Orban. Me voici déchiré entre deux bibliothèques. Mon père se nourrit de Bernanos, Mauriac ou Julien Green. Ma mère se régale d'une littérature communisante, un peu assommante. Tous deux sont de gauche, elle athée, lui catholique. Durant ces escapades, je me suis gavé de livres. Des livres d'adultes. La guerre et les cachettes biffent l'âge.

Jean Cayrol, quel rôle a-t-il joué ?

Jean Cayrol était un éditeur absolument hors du commun, comme il n'en existe plus aujourd'hui. C'est lui qui m'a dit, après avoir lu un de mes manuscrits : « Venez vite, vous êtes un écrivain. » Mais d'autres choses nous reliaient, il était un rescapé de Mauthausen. Nous étions tous deux traversés par l'horreur. J'ai d'ailleurs consacré ma thèse à l'imprescriptibilité des crimes de guerre et contre l'humanité.

Pourquoi avoir choisi le droit ? Et non pas la faculté de lettres ?

Je voulais être médecin ou musicien. Je suis devenu juriste et écrivain. Mais un juriste soigne aussi. Sans parler de la

musique des textes.

J'ai fait un bref détour par la faculté de lettres, ce n'était vraiment pas pour moi. J'ai fait le droit pour continuer à écrire. Le droit alimente l'écrivain, c'est une fenêtre sur le monde. Vous ne sortez pas indemne des grands procès étrangers...

Il faut savoir qu'une peur m'habitait. Il me semblait que sortir de l'enfance mettait un point final à la carrière d'un auteur. Que c'était une échéance mortelle. Le droit, c'était se nourrir pour ne pas mourir à la littérature. Et cela s'est produit. J'ai été observateur ou modérateur de grands procès étrangers. Comme en Palestine, où je suis allé 17 fois. J'ai d'ailleurs, sur cette base, écrit un livre intitulé *Les bons offices*, qui raconte l'histoire d'un médiateur qui aime farouchement tant Israël que la Palestine. Il finira par en mourir. Ce livre a été encensé par Régis Debray. Aujourd'hui il est difficile de se le procurer, alors que la situation est pratiquement identique. C'est un de mes grands regrets.

Ton entrée en écriture...

J'ai toujours écrit. À l'école primaire, nous pouvions choisir nos sujets de rédaction. J'ai raconté l'enfance de D'Artagnan. L'enfance est une période capitale. Il faut se méfier des écrivains qui disent s'être ennuyés lorsqu'ils étaient enfants. Plus tard, je suis venu à l'écriture par la fiction. Tout doit être romanesque. Kafka dit « notre défaite, le quotidien ». Il faut toujours le rêve, l'imaginaire. Les écrivains sont des enfants. Kafka était d'une puérilité parfaite. Il a eu cette phrase extraordinaire : « Ne pas désespérer même de ce que tu ne désespères pas, voilà exactement ce qui s'appelle vivre. »

L'écriture comme maladie et comme remède ? Comme moyen d'atteindre la paix ?

RENCONTRE SOUS LE SIGNE DU TEMPS

Sans l'écriture, je serais certainement mort jeune. Comme Schubert à qui je voue une admiration absolue. Dès que j'ai commencé à écrire, dans mes cahiers lignés ou quadrillés, je suis devenu un survivant. J'écris d'ailleurs toujours de cette façon. Loin de l'informatique. L'écriture n'apporte pas la paix. Elle est un combat, une guérilla. Écrire, c'est reconnaître qu'il y a quelque chose d'inconsolable en soi. C'est l'orage désiré.

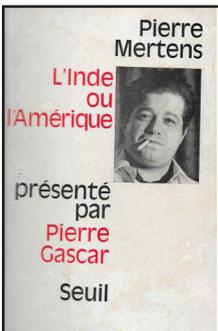
Il y a trois grands axes dans ton œuvre : l'état du monde, l'état sociétal de la Belgique, et puis des œuvres plus personnelles dans lesquelles tu parles de toi, de l'amour, de la filiation...

Pour moi, les livres qui parlent de l'enfance constituent la base de mon œuvre. Comme *L'Inde ou l'Amérique*, *La fête des Anciens*, ou *Le livre de la mer*. C'est ce que je pourrais appeler ma période bleue. L'enfance retrouvée, l'enfance célébrée.

Ensuite, j'ai travaillé comme juriste international. J'ai eu l'occasion d'observer bien des crises comme par exemple la Grèce des colonels ou la Guerre des Six Jours. Relater tout cela dans des rapports techniques ne me suffisait pas. J'ai dû écrire plus, autre chose. Le roman est la forme d'expression la plus puissante qui soit. Ce n'est pas un hasard si la fatwa de Khomeini était dirigée contre un roman.

Tu écris aussi des nouvelles remarquablement percussives...

Les nouvelles, c'est une autre musique. Une nouvelle ne peut pas raconter la même histoire qu'un roman. Le sujet est unique, il doit être obsessionnel. La nouvelle, contrairement au



RENCONTRE SOUS LE SIGNE DU TEMPS

roman, peut se passer en une seconde.

Il y a, dans la vie de chaque écrivain, des livres porteurs, des livres fondateurs...

Je citerai en premier le livre de Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan*. C'est le roman de l'amour et du désespoir. Une pure splendeur. Mais aussi, comme je l'ai déjà dit, Kafka et plus particulièrement *La Métamorphose*. Et évidemment Proust et Flaubert, qui bien que souvent traités d'aristocrate, étaient des écrivains engagés.

Deux de tes livres ont surpris le public. Je pense à Perasma, mais aussi à Terre d'asile... Tu te permets tout ?

Perasma conte l'histoire d'un homme qui a échappé aux éblouissements du premier amour, celui de l'adolescence. Et qui, parvenu à l'âge mûr, est confronté aux émois dont il avait cru faire l'économie. Un livre douloureux. Un livre qui a, il est vrai, désarçonné ceux qui me suivent. C'est une face qu'ils ne soupçonnaient pas. Et que, sans doute, je ne soupçonnais pas moi-même... *Terre d'asile* a, lui, un caractère fort ironique. C'est l'histoire d'un exilé chilien, à Bruxelles, qui n'est ni un héros, ni un champion de la démocratie. C'est un exilé fort ordinaire, monsieur tout le monde, bien que surchargé d'oripeaux. Je suis bien sûr, moi-même aussi, dans ce livre...

Tu m'as parlé de l'importance du romantisme il y a quelques temps déjà. Quelle est ta position aujourd'hui ?

Le romantisme permet à l'être d'échapper à la sécheresse. C'est une vérité constante. Mais il a une composante ambiguë. De grands fascistes sont imprégnés de romantisme. Milan

RENCONTRE SOUS LE SIGNE DU TEMPS

Kundera haïssait le romantisme car il peut conduire au gouffre de la tyrannie.

Est-ce que tu t'assagis avec le temps qui passe ? Qu'en est-il de tes colères d'antan ?

Je ne m'assagis pas. D'ailleurs, qu'est-ce que la sagesse ?

Nous avons beaucoup parlé d'hier... Mais demain ?

Beaucoup de fers au feu... Des portraits de déportés, surtout des femmes. Mais aussi un règlement de compte avec la Justice, et l'indignité de certains procès !



Le dernier livre de Pierre Mertens : *« Paysage sans Véronique »*

Une lecture de **Michel Ducobu**

Pierre MERTENS, *Paysage sans Véronique*. Récit. Bruxelles : éd. Les Impressions nouvelles, coll. Traverses, 2025.

Une recension et un paysage sans la présence de Pierre Mertens, décédé, le 19 janvier 2025, peu après la publication de son dernier livre : un récit, un journal intime ou extime souvent, un hommage on ne peut plus vibrant et passionné à son amie Véronique Piroton, la malheureuse victime de l’Affaire Wesphael dont chacun se souviendra sans peine depuis qu’elle fit les grands titres de la presse en septembre 2016.

Elle avait 42 ans, elle avait épousé le député écologiste depuis un peu plus d’un an et perdit la vie à Ostende, à l’hôtel Mondo, la nuit du 31 octobre 2013. Son mari fut arrêté, longuement interrogé et emprisonné, avant d’être déclaré non coupable, faute de preuves, devant les Assises de Mons, trois ans plus tard. Peu avant sa libération, il avait pu écrire un livre très fouillé dans lequel il clamait et justifiait son innocence, *Assassin*, publié chez Nowfuture, en 2016. Nous en avons fait la recension en décembre de la même année dans la revue *Nos Lettres*, n°21, sans



porter, bien entendu, aucun jugement personnel sur le verdict prononcé par le tribunal montois.

Pierre Mertens, lui, nous a laissé comme une brûlante réponse à Bernard Wesphael mais sans qu'elle lui soit adressée personnellement, un livre-témoignage tout aussi émouvant que celui du député mais, on s'en doute, totalement orienté, fondé du début à la fin sur la conviction, pour ne pas dire la certitude, que la victime n'avait pu se donner la mort elle-même, que le procès, les juges et le jury en outre l'avaient quasi ignorée, méconnue, passée sous un silence effrayant et incompréhensible. La double disparition, la double vie brisée de Véronique deviendra de la sorte une variante du grand paysage de Breughel au centre duquel la femme sacrifiée tombera dans les flots à la place du jeune Icare.

On l'aura compris, le romancier des *Éblouissements* et de tant d'œuvres marquantes aura écrit, à la fin de sa vie, un authentique livre d'amour dédié à celle qui s'apprêtait à en rédiger un sur lui sous forme de biographie et d'essai. Ils se sont connus en 1990. L'étudiante avait reçu une note maximale pour son Mémoire universitaire consacré à Mertens et la rencontre qui suivit fut le début d'une très vive admiration réciproque et d'une amitié amoureuse qui les marqua jusqu'à la mort de l'un et de l'autre. Véronique n'aura pas pu écrire plus tard ni essai ni roman et Pierre n'aura pas pu témoigner devant les Assises autrement que par une voix bouleversée et indignée.

La raison de ce très beau livre est là : mieux qu'une plaidoirie post mortem, nous lirons une longue lettre qu'il adresse à la disparue qu'il tutoie affectueusement, dans laquelle il se livre avec une franchise absolue et un engagement de tout son être. Il y parle abondamment d'elle, de son enfance traversée par le drame du

harcèlement sexuel, de ses lectures (dont les grands titres de son auteur déjà célèbre) et de son travail sur ce dernier sans l'avoir jamais rencontré ; il y parle aussi, dans la seconde partie de l'ouvrage, de tout ce qu'il aime ou exècre, ses lectures majeures, Kafka, Proust, Melville, Musil, Pavese, Lowry, Rushdie, Semprun..., ses peintres inspirants, ses cinéastes de prédilection, sans omettre les restos bruxellois pour en évoquer les mérites et ressources. Ce qu'il déteste, de nos jours tout particulièrement, n'est pas difficile à énumérer : l'intégrisme meurtrier de l'État islamique, la recrudescence de l'antisémitisme, la Maladie comme mode de fonctionnement et comme clé de l'Histoire, la vérité technologique au mépris de la vérité humaine, la nouvelle vulgarité, le masochisme des séries télévisées... La liste est longue et l'acte d'accusation très lourd.

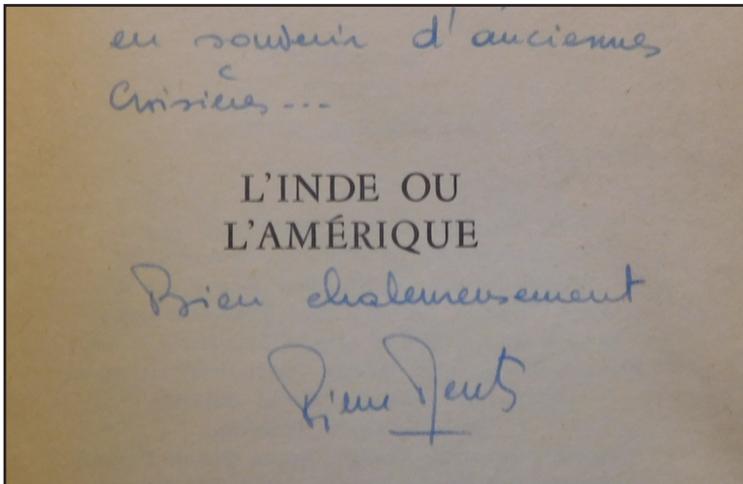
L'auteur s'emporte, s'égare parfois dans le mythe faustien ou dans l'évocation déplacée de l'autopsie (qu'il associe dans ce cas-ci à une sorte de striptease ou même de viol) mais comment ne pas être ému néanmoins par son empathie profonde pour la mère de Victor, le fils devenu brutalement orphelin que Véronique eut avec son premier mari ? Comment ne pas déplorer en outre la fin de la carrière que cette dernière, si précoce et talentueuse écrivaine, n'a pu réaliser ? Perte cruelle et injuste qui méritait bien le « Tombeau » qu'il lui offrira en deux cents pages plus déchirantes encore qu'un long poème de déploration.

Faisant fi de toute doxa classique, ce grand défenseur et pratiquant de la philogynie a mêlé dans son dernier livre l'analyse, la confession, la critique, l'ironie et le chagrin en achevant cette sorte de testament inattendu par de superbes pages inspirées par Ostende et la mer qu'il aura perdue en perdant en même temps la mémoire de la Belle Époque de ses cinquante ans et sa lointaine et fidèle balise de cœur.

Citant Kafka avant de terminer son Journal de vie, il avoue

..... PAYSAGE SANS VÉRONIQUE

écrire comme forme de la prière. Le lecteur ne peut que lui reconnaître une formidable sincérité et cette surprenante simplicité qu'il montre dans le dialogue, sans témoins, entre Lui et lui.



À quand un palmarès de nos prix littéraires ?

par **Daniel Charneux**

Dans « La page littéraire » de *La Flandre libérale*, le samedi 25 mars 1950¹, on lit cet article évoquant la création d'un « prix Hubert Krains » :

1.
<https://uurl.kbr.be/1985622>.

Un prix Hubert Krains

L'Association des Écrivains Belges a créé un prix annuel de 10.000 fr., destiné à récompenser alternativement un poète et un prosateur âgé de moins de trente ans.

D'après ce qui nous revient, cette décision du comité n'a pas été approuvée par tous.

D'aucuns estiment que la limite d'âge exclut les écrivains méritants qui débute après la trentaine.

D'autres estiment que l'alternance entre prosateurs et poètes crée un avantage trop marqué pour ceux-ci.

D'autres encore estiment que le patronage d'Hubert Krains semble appeler la limitation du concours aux conteurs et aux romanciers.

Quant à nous, nous souhaitons que ce prix suscite un écrivain de talent. Car voilà l'essentiel.

Deux semaines plus tard, le même journal précise, le samedi 8 avril 1950² :

2.
<https://uurl.kbr.be/1985634>.

À QUAND UN PALMARÈS DE NOS PRIX LITTÉRAIRES ?

Nous avons imprimé, il y a quinze jours, que le prix littéraire fondé par l'Association des Écrivains Belges était réservé à un moins de trente ans.

Notre ami et collaborateur Georges Dopagne, secrétaire de l'A.E.B., nous prie de rectifier. La limite n'est pas trente, mais trente-cinq ans.

Dont acte.

3. *Le Soir*, 11 avril 1953, p. 7.

<https://uurl.kbr.be/1606731>.

L'âge limite, dès l'édition 1953, est porté à quarante ans³, ce qui est resté le cas comme l'indique le règlement du prix (devenu biennal), qui figure ainsi sur le site de notre association :

Créé par l'Association des Écrivains belges, le règlement de ce prix fut adopté par son Conseil d'Administration le 6 avril 1950.

Actuellement, le prix Hubert Krains, d'un montant de 850 euros, est décerné tous les deux ans.

Le prix récompense alternativement une œuvre en prose et une œuvre en vers.

Le jury est formé de cinq membres désignés par le Conseil d'Administration et pris en dehors de celui-ci.

La mise en compétition du prix, accompagnée de la publication du règlement, est chaque fois annoncée dans la presse et dans le bulletin de l'Association.

Les résultats sont proclamés au cours d'une cérémonie organisée par le Conseil d'Administration à la Maison des Écrivains ou lors de la séance de Rentrée littéraire.

Sont seules admises des œuvres inédites dont les auteurs n'ont pas atteint l'âge de 40 ans à l'expiration du délai de dépôt des manuscrits.

Les manuscrits dactylographiés ou très lisiblement

À QUAND UN PALMARÈS DE NOS PRIX LITTÉRAIRES ?

écrits sont anonymes et portent une devise suivie d'un nombre.

Devise et nombre sont reproduits sur une enveloppe qui est remise en même temps que le manuscrit et qui contient l'identité de l'auteur et sa date de naissance.

Le prix ne peut être partagé. Le jury peut décider qu'il n'y a pas lieu de l'attribuer ; dans ce cas, le montant du prix n'est pas augmenté la fois suivante.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus auprès du secrétariat de l'Association des Écrivains belges, Maison des Écrivains, chaussée de Wavre 150, 1050 Bruxelles⁴.

⁴. <https://www.ecrivainsbelges.be/aeb/les-prix-litteraires/decernes-par-aeb>

Une caractéristique intéressante de ce prix est qu'il récompense un *manuscrit*. Un ouvrage non édité, et présenté de manière anonyme.

Petite réflexion : les lauréats des prix littéraires ayant pignon sur rue seraient-ils toujours les mêmes si tous les livres présentés l'étaient sous forme de *tapuscrits* anonymes, sans couverture blanche ou jaune, sans mention, au bas de celle-ci, de noms tels que – je cite au hasard – Gallimard, Grasset, Minuit, Seuil, Actes Sud ?

Mon père a retrouvé récemment la trace de son ami de collège Vladimir Issacovitch, excellent nouvelliste, auteur notamment des *Mémoires d'un Juif rebelle* (Les éditions de Paris, 2009). Dans un récent échange, celui-ci expliquait avoir été incité à écrire par Hélène Beer, à propos de laquelle il écrivait :

« Une année, Hélène BEER a reçu le prestigieux Prix Hubert Krains. J'ai son roman *Les Enfants de Judith*, publié

À QUAND UN PALMARÈS DE NOS PRIX LITTÉRAIRES ?

chez Plon, en 1957. [...] Il t'arrive sans doute de "naviguer" sur "Objectif Plumes", qui est le répertoire officiel de votre littérature... Je te paye des frites si tu trouves mention du Prix Hubert Krains de Mme Hélène Beer... et/ou des *Enfants de Judith* (Plon 1957). »

Vérification faite, Hélène Beer avait, sur "Objectif Plumes", une fiche qui ne donnait aucun renseignement biographique et se bornait à recenser trois titres : *Un amour de mai* (1974), *Holyland Tours : récits* (1968) et *Les sentiers de Vallorge* (1965) . J'ai, depuis, remédié à cette lacune en rédigeant une notice concernant l'autrice et en complétant sa bibliographie.

Une recherche Google sur *Les Enfants de Judith* livre une belle recension du roman par Robert Coiplet dans *Le Monde* du 14 septembre 1957. Mais, effectivement, rien à propos d'Hélène Beer (elle souffre d'une presque homonymie avec Hélène Berr, sorte d'Anne Frank française), et rien à propos de son prix Hubert Krains. Il faut fouiller dans les archives de la KBR pour trouver que, le prix n'ayant pas été attribué en 1952, deux prix le furent en 1953, l'un pour la poésie, l'autre pour la prose. Dans *Le Soir* du lundi 7 décembre 1953 (où nous découvrons aussi un Anderlecht à 2 points de La Gantoise), la « Petite Gazette » donne les résultats du prix :

LES PRIX HUBERT KRAINS

Le Prix Hubert Krains de poésie 1953 a été attribué, samedi après-midi, à Mme Marie-Jo Gobron, d'Ecclooo [sic], pour son recueil Houles, par 3 voix contre 1 à M. Robert Moreau, de Boussu, pour Mesure des vents et 1 à M. Carlos de Radzitzky, de Bruxelles, pour Ophélie.

Quant au prix Hubert Krains de prose 1953, il couronne le roman de Mme Hélène Beer, Les Enfants de Judith, par 3 voix contre 1 à Conrad Ranson ou

À QUAND UN PALMARÈS DE NOS PRIX LITTÉRAIRES ?

Mémoires d'âne, de M. Robert Manduau, de Loupoigne, et 1 à Le Mirage et la Promesse de M. Paul Latour, de Bruxelles.

Une recherche plus générale sur le prix Hubert Krains m'a conduit à découvrir que, contrairement à des prix plus importants (Goncourt, Rossel) ou d'extension moindre (prix Charles Plisnier pour le Hainaut ou, plus récemment, prix Marcel Thiry pour Liège), il n'existe aucun palmarès en ligne. Ni sur le site de notre association, ni sur Wikipédia, par exemple.

Cette absence m'a donné l'idée de tenter de reconstituer ce palmarès. Chose relativement aisée pour les années 1950 : de 1951 à 1959, *Le Soir* annonce à chaque fois le nom du lauréat.

Le prix est-il jugé moins important dans les années qui suivent, ou, dès les années 1960, la place de la littérature dans la presse commence-t-elle à endurer le symptôme de la peau de chagrin ? Plus rien, à de rares exceptions près. J'ai pu, avec un peu de chance, retrouver quelques noms, entre 1967 et 2021.

Je vous livre cette liste en faisant appel à l'équipe : si vous pouvez m'aider à reconstituer ce palmarès, merci pour votre collaboration.

Je lance aussi un appel pour les autres prix de l'A.E.B. (Emma Martin, Alex Pasquier, Constant de Horion, Gilles Nelod, Delaby-Mourmaux, Geneviève Grand'Ry). Si nous pouvions reconstituer ces listes, il me semble que ce serait un hommage à toutes ces autrices, tous ces auteurs, distingués un jour et si rapidement tombés dans l'oubli.

Prix Hubert Krains : palmarès incomplet

- 1.1951 poésie : Robert de Saint Guidon, *Icare*
- 2.1952 non attribué – deux prix en 1953
- 3.1953 poésie : Marie-Jo Gobron, *Houles* – Prose : Hélène Beer, *Les enfants de Judith*
- 4.1954 prose : Jean Muno, *Le baptême de la ligne*
- 5.1955 poésie : Carlo Masoni, *Ces mains de cendre*
- 6.1956 prose : Raymond Mary, *Des deux côtés de la colline*
- 7.1957 poésie : André Schmitz, *Pour l'amour du feu*
- 8.1958 prose : Gilbert Covenne, *Les Apprentis*
- 9.1959 poésie : André Steppe, *Pluies et soleils*
- 10.1967 prose : Robert Montal, *La Traque*
- 11.1979 poésie : Michel Duprez, *Présent ultérieur*
- 12.1981 prose : Michel Joiret, *Madame Cléo*
- 13.1983 poésie : Eric Brogniet, *Terres signalées*
- 14.1986 poésie : Françoise Lison-Leroy, *À l'eau-forte et à l'âme*
- 15.1990 poésie : Thierry-Pierre Clément, *Fumes et la montgolfière*
- 16.1994 prose : Françoise Pirart, *Les uns avec leur amour*
- 17.1996 poésie : Lucien Noullez, *La veillée d'armes*
- 18.2004 poésie : Marie-Clotilde Roose, *Tourment*
- 19.2017 poésie : Soline de Laveleye, *Brindilles*
- 20.2021 poésie : Jérémie Tholomé, *Le Grand Nord*

Xénia Maszowez, prix Charles Plisnier 2024

par Daniel Charneux

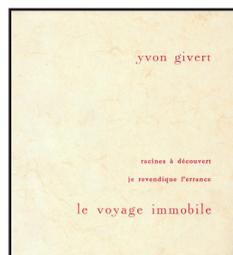
« J'appelle un livre manqué celui qui laisse intact le lecteur. »

Si cet aphorisme est exact, alors le recueil de Xénia Maszowez, *Au bord*, n'est pas manqué. C'est même tout le contraire, aux yeux des jurés qui ont décidé de lui attribuer le prix Charles Plisnier 2024.

Il est rare qu'un tapuscrit l'emporte. Ce fut le cas – illustre précédent – du *Voyage immobile* d'Yvon Givert, lauréat en 1977, l'année de naissance de l'autrice, c'est tout dire !

La concurrence était pourtant rude. Un cru exceptionnel, puisque les finalistes étaient six. Outre la lauréate, cinq plumes confirmées, publiées dans de grandes maisons : Arnaud Delcorte, Morgane Eeman, Ludivine Joinnot, Violaine Lison... et même Pierre Coran, déjà lauréat du prix du Hainaut en 1966, avant la naissance de tous les autres candidats.

Certes, les autres recueils finalistes, passés au crible d'éditeurs aguerris, étaient parfois plus aboutis que ce tapuscrit brut. Pourtant les jurés eurent parfois l'impression de devoir choisir, si le concours avait été programmé un siècle et demi plus tôt, entre un recueil de Théodore de Banville ou de Catulle Mendès et un manuscrit des *Illuminations* de Rimbaud. Et d'avoir choisi Rimbaud, tant l'écriture de Xénia Maszowez évoque la fulgurance, l'explosion. Des éclats de ce verbe jaillissent un peu partout, on essaie de les attraper comme on



peut, ils fusent comme des shrapnells, on en ramasse et on les garde.

Des exemples ?

*Il faut croire que j'ai encore
Des tessons de toi incrustés sous les ongles.*

*On devrait toujours avoir
Un printemps de rechange
Caché sous une pierre, au fond du jardin.*

Corps et âme, un deux-pièces loué à durée indéterminée

*Je suis cette chose métallique et glacée
Entre tes mains
Infante née d'un trou noir et d'une montagne
Parfaitement déséquilibrée
Entre vaillante et vacillante, un bref sifflement
Vent entre mes cuisses*

Et puis « de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ». Elle n'a pas sa langue en poche, l'autrice de Pinky Pussy, par exemple :

*Tu la voudrais lisse et discrète
Ta petite chatte noire
Pas de bol, elle sort ses griffes sans cesse
Elle feule comme une diablesse*

Une avalanche de textes ne fait pas un recueil. L'autrice le sait, qui a organisé l'exubérance. Le titre général, *Au bord*, se décline dans ceux des cinq sections : *Déborder*, *Borderline*, *Bordelle*, *Se manger la bordure* et *À l'abordage !* Il est aussi

présent comme titre d'un poème que j'aimerais citer
intégralement :

Au bord

Eh bien, dansez, maintenant !

Dancez sur les ruines

Dancez sur vos morts

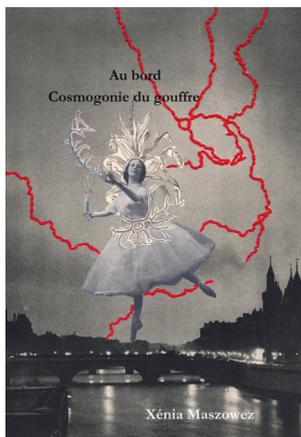
Avez-vous vu les boutons d'or

Allumer les prairies ?

Vos cœurs ont-ils battu plus fort ?

Depuis que le jour d'après hésite

Le temps s'étire, le temps se tord



Autour de nos ruines

La fièvre au corps

Les mains sur les yeux

Nous dansons encore

Reste un souhait, pour conclure : que ce tapuscrit venu de
nulle part, hyphé ou supernova, se transforme rapidement en
un livre hébergé par l'une de nos grandes maisons d'édition. Il
le mérite.

Les Tables d'auteurs

21 février 2025

par **Michel Joiret**

Invités aux *Tables d'auteurs*, Michel DUCOBU et Thierry-Pierre CLÉMENT explorent et tentent d'identifier le champ poétique qui nourrit leur écriture.

Les Tables d'auteurs

La connaissance – voire la reconnaissance – d'un auteur, traverse les chemins d'écriture, mais s'accompagne utilement d'un état de déférence cordiale dont on peut mesurer la portée (prise de temps réciproque, écoute de l'autre, appréciation du dit et du non-dit, portée des mots « à risque », qualité du partage et de l'empathie qu'il suppose...)

*Plus concrètement, l'invité aux *Tables d'auteurs* devient pour un soir le passeur idéal entre son univers et celui des autres. Le public, investi pour un temps dans sa qualité d'auditeur et de consultant, s'inscrit dans une plus juste perception de l'homme (ou la femme) d'écriture. Le repas pris en commun après les échanges rappellera aux uns et aux autres le bénéfice souhaité (mais quelquefois inattendu), d'une échappée belle qui s'emploie à conclure entre l'auteur et les commensaux d'un soir une sorte de pacte relationnel sur fond d'écriture et de temps partagé.*

Soirée du 21 février 2025

Interrogé par Thierry-Pierre Clément sur le roman *Seul* &

¹
Seule, publié aux éditions M. E. O et dont il est l'auteur, Michel Ducobu évoque d'entrée de jeu la solitude qui habite irrévocablement l'écrivain (*seul devant son œuvre et dans le brouillard d'intranquillité qui se présente à lui...*). Il rappelle les choix des trois défis sauvages qui vont inspirer Frédéric, son personnage (sexe fort, danger, violence) et qui s'inscrivent dans «une grande difficulté d'être» au sein d'un environnement social défaillant et trop souvent, hostile...

Les trois défis énoncés sont aussi trois *ratages*, éclairés par l'amour de Marie (total, partagé et

résolument authentique). Frédéric envisage par ailleurs d'accomplir un « exploit physique » auquel il est particulièrement sensible : la traversée de la Meuse à laquelle s'accorderait aussi son instinct de puissance.

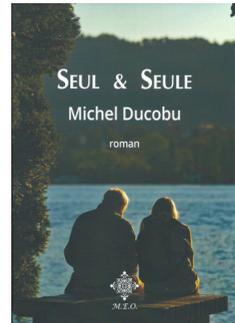
Marie, compagne de Frédéric, lourdement marquée par le comportement incestueux de son père, vit intensément sa nouvelle vie de couple et apprend que son compagnon a décidé d'écrire un roman...

Mais le temps, rappelle Michel Ducobu, « est notre maître à tous », et s'il est nécessaire de vivre en harmonie avec lui, l'engagement pris à son endroit n'est guère aisé.

Répondant à une question sur la présence d'une écriture poétique dans le récit, Michel Ducobu reconnaît que la poésie y « affleure » et que, par ailleurs, elle ne pourrait lui être totalement ôtée.

En définitive, *la vraie vie* est l'envers du roman et reste entachée d'absurdité. Michel Ducobu, romancier-poète, s'en remet volontiers à l'inclination d'Albert Camus pour le « don d'indifférence » qui lui offre un recours à l'absurdité de la vie.

1. Michel DUCOBU,
Seul & Seule,
roman, éditions
M.E.O., 2024.



* *

Michel Ducobu interroge alors son compagnon-poète à propos du passionnant ouvrage *Poésie fenêtre ouverte*, un essai publié aux éditions SAMSA, doté d'une éclairante préface de Myriam Watthee-Delmotte : « Les poètes sont les briseurs de cadenas » .

2. Thierry-Pierre
CLÉMENT, *Poésie
fenêtre ouverte*,
essai, préface de
Myriam Watthee-
Delmotte, éd.
SAMSA, septembre
2024.

2

Il s'agit, dit le présentateur, d'un livre de « questions » relatives à la conception de la poésie.

D'entrée de jeu, Thierry-Pierre Clément justifie ses intentions diligentes en matière de création. Leur accession à ce « nouveau langage » est assortie d'ouverture et d'action. L'auteur le répète à différents moments du dialogue : la pratique de la poésie suppose un engagement et lui permet d'accéder au limon même de la vie.

L'artiste porte la *responsabilité* que la poésie prête à son comportement : « L'art permet d'ouvrir les fenêtres » d'un autre univers. Il convient donc de « secouer l'arbre poétique » et de l'associer aux réalités du monde contemporain. Le poète ne cache pas la colère que lui inspirent l'absurdité, l'injustice et la violence... Michel Ducobu invite l'essayiste à commenter les passages *jugés significatifs* de l'ouvrage : ainsi, « plonger dans le mythe » et retrouver « le mouvement de l'âme », susceptible d'accéder aux valeurs authentiques.

Le poète associe volontiers « le mythe » aux « valeurs », une manière de s'introduire plus aisément dans un monde labyrinthique. Mais il précise immédiatement que « le mythe » est conçu pour être réactualisé et qu'il doit rencontrer ses propres spécificités.

L'écrivain et poète d'origine écossaise Kenneth White apparaît en bonne place dans les propos (son œuvre

LES TABLES D'AUTEURS

d'essayiste y est commentée, appréciée et nuancée). White évoque volontiers ses récits de voyages et s'attarde à la *géopoétique* privilégiant un rapport personnel à la Terre et au monde.

Par ailleurs, le long passage relatif au poète Jean Dumortier prend tout son sens (grande et large fraternité, écriture exubérante, souffle puissant).

Tout aussi significative, l'approche de Blaise Cendrars au plus vif de son être, doit également être relevée. Dans la foulée, l'auteur réserve une place de choix aux œuvres poétiques de Jean Marc Sourdillon et Jean-Pierre Lemaire, voisines de sa propre identité spirituelle.

La poésie, rappelle Thierry-Pierre Clément « débouche sur un mystère » et s'inscrit dans le souffle.

S'ensuit alors (et pour le plus grand plaisir du public), un bien bel échange entre les deux poètes, conforté tout à la fois par ce qui les rapproche et ce qui les éloigne...

Une double réflexion (et peut-être une prise de conscience) qui n'en finit pas d'influer sur la fascinante complexité de la *vox poetica* que l'individu porte au fond de soi et interroge en parlant d'autre chose.



Les Entretiens de l'AEB

Entretien de

Jean-Jacques Bailly

avec

Carino Bucciarelli

à propos de:

Tous les tombeaux sont vides. Mon roman avec Dieu. Récit. Le Coudray-Macouard : éd. Saint-Léger, 2024.

Carino Bucciarelli : *Jean-Jacques Bailly, vous m'avertissiez avant la lecture de votre dernier livre Tous les tombeaux sont vides paru récemment aux éditions Saint-Léger de sa thématique « à contre-courant », ce qui ne peut manquer d'intriguer ; sans parler du sous-titre pour le moins frappant « Mon roman avec Dieu ». Vous n'en êtes pas à votre premier ouvrage de pensées philosophiques. Comment, alors, situez-vous ce texte dans votre parcours ?*

Jean-Jacques Bailly : Il ne s'agit pas d'un texte philosophique mais d'un récit-témoignage d'un genre difficile à classer. Au départ, il y a effectivement des événements qui se sont réellement produits mais j'ai élargi la réflexion bien au-delà de l'anecdote. Tout ce que je fais, je m'efforce méthodiquement de le réaliser autant que possible en dehors des idées universellement reçues. C'est ce que signifie justement l'expression : « à contre-courant ». Ce qui se passe dans « mon roman avec Dieu » se veut en rupture le plus radicalement

possible avec un monde dominé par la mort, la consommation, le non-sens et la déprime. Il y a quelque chose de délibéré « non-consensuel », tant au niveau de la forme que du fond, par rapport aux diverses idéologies qui ont occupé la scène culturelle dans le passé comme dans le présent. Ce récit est bien entendu en cohérence avec ma réflexion philosophique ¹ qui introduit un questionnement autant que possible en dehors de la pensée de l'Être, appelée « ontothéologie », et qui est révolue. Celle-ci a inspiré plus de deux millénaires de pensée occidentale et donc aussi le christianisme historique. Ma rupture est donc double. Elle l'est par rapport à la philosophie traditionnelle et par rapport à la pensée chrétienne. L'histoire de la philosophie a d'emblée refoulé et méconnu « l'éros » pourtant évoqué à l'aube de la philosophie dans le *Banquet* de Platon. Par ailleurs, j'entends bien remettre sur la scène le « théos » ou « Dieu » dont je fais mon personnage principal, alors même qu'il semble en voie de disparition définitive dans la pensée et la littérature contemporaine dominantes. Il y a donc quelque chose de résurrectionnel et d'inattendu dans mon livre.

1. *Eros et infini*, paru chez L'Harmattan, Paris, 2013, en deux tomes, T. I : *Le monde, le sujet, le sens* ; T. II : *Le sens, le signe, l'éros du bien et du mal*. Prix quinquennal international de Philosophie de l'Académie Royale de Belgique (2016).

Carino Bucciarelli : *Une sorte d'autofiction donc, mais, comme vous le dites, vous avez « élargi » la réflexion. Les livres hors norme, et celui-ci en est un, nous pénètrent comme une bouffée d'oxygène. Comment mesurez-vous l'impact potentiel chez le lecteur et d'ailleurs, cette question a-t-elle un sens ?*

Jean-Jacques Bailly : En fait, je me suis interdit d'écrire pendant des dizaines d'années. Me distancier au maximum par rapport à ce que je fais, dis et pense me paraît de la plus haute importance. J'espère de cette façon gagner en densité, force et puissance. Cette suspension du temps d'écriture me permet de faire le tour du monde plusieurs fois, dans le temps et l'espace, d'accumuler une foule d'informations, d'observations, de remises en

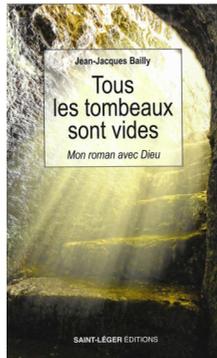
question et de réflexions qui se déchargent et prennent forme au moment que je juge opportun. Cette attente exige de ma part une longue patience. C'est la violence d'une forme de désintéressement que je cultive délibérément car je suis convaincu que c'est une voie de liberté totale et radicale de création et de réalisation. La liberté a un prix d'autant plus élevé que le désir et l'exigence qui m'habitent sont immenses. Je recherche donc un « élargissement », comme vous dites, quasi infini autant que possible. Il me faut respirer large. Je ne le fais jamais suffisamment, pour tout dire. La question de l'impact potentiel sur le lecteur est à mon sens des plus importantes, car je n'écris pas par besoin ni pour moi-même, mais en toute liberté. Par contre, c'est intuitivement que je me représente celles ou ceux pour lesquels j'écris, en principe tout le monde. Je n'en ai pas d'idée précise, mais c'est à eux que je pense et que j'entrevois au moment où j'écris. Ils sont mes contemporains présents et futurs. Ma conception du rôle de l'écrivain est donc franchement altruiste.

Carino Bucciarelli : *Je vous connaissais pour l'étonnant poème L'annonce faite à la femme. Quel écart – ou est-ce une illusion – entre votre écriture poétique et votre prose ! Ainsi, y a-t-il différents personnages en chaque écrivain ?*

Jean-Jacques Bailly : L'être humain dispose de plusieurs sous-personnalités qu'un écrivain peut facilement faire jouer. L'écart entre prose et poésie n'est donc pas illusoire mais très réel. Tout dépend du niveau d'écriture auquel je me place. Je peux m'installer, si je puis dire, en mode d'écriture « poétique » (le « long et raisonné dérèglement de tous les sens » dont parlait Rimbaud) ou en mode de rédaction « rationnel », rigoureux et méthodique. Il ne s'agit pas de compartiments clos mais ils communiquent entre eux. Lorsque j'ai écrit *Lettres à*

LES ENTRETIENS DE L'AEB

Ischah, en 1970 en Afrique, je me trouvais en mode poétique réfléchi. Mais c'était aussi une façon d'élaborer progressivement ma pensée proprement philosophique. Par contre, j'ai délibérément développé des concepts et modes de réflexion théoriques dans l'intention de développer mon imagination poétique proprement dite. L'esprit humain est capable de travailler simultanément ou chronologiquement à différents niveaux de conscience, d'intentions et de perspectives. Ses ressources sont encore très loin d'avoir été développées. Cela fait également partie du rôle de l'écrivain d'explorer tout cela.



Rideaux *(Chroniques théâtrales)*

par **Anne-Michèle Hamesse**

Théâtre Royal des Galeries

LA NUIT DU FILS, de Giuseppe SANTOLIVUO

Avec Frédéric Clou, Marie-Hélène Remacle, Réal Siellez et
Yves Claessens

Mise en scène : Sandra Raco

Scénographie : Sofia Dilinos

Costumes : Sophie Malacord

Lumières : Félicien Van Kriekinghe

Du 12 février au 9 mars 2025.

Le décor, l'atelier d'un garage. Un bric-à-brac poussiéreux, qui sent l'huile de vidange, au milieu une carrosserie rutilante, un bijou. Un atelier, la famille Collard y travaille de père en fils.

C'était du moins le rêve du père, mais son fils Paul lui cause bien du souci. Paul rêvait d'une autre vie, il accumule les déboires et n'a de cesse que de décevoir les attentes de son père.

Le père est un personnage inoubliable, interprété par Yves Claessens qui rappelle parfois le Raimu de la trilogie de Pagnol, il fait la part belle à l'émotion vraie, son jeu sobre et pathétique nous touche au plus profond.

On assiste au rêve brisé de ce père, honnête et travailleur qui assiste au déclin de son fils, hanté par l'alcool et les désillusions.

Épaulé par sa femme (Marie-Hélène Remacle) qui tient trois

rôles différents, ils assistent tous les deux, impuissants, au déclin de leur fils, à l'échec de sa vie.

Frédéric Clou est ce fils malheureux, jamais à sa place, cherchant malgré tout à plaire à son père qu'il aime mais ne peut s'empêcher de décevoir et de détester aussi.

Réal Siellez assume trois rôles, personnages hauts en couleurs, proches de la Commedia dell'Arte

Car l'Italie est très présente dans cette œuvre de Santoliquido, ces personnages sont italiens même s'ils ont été gommés sans doute par souci de ne pas faire de régionalisme, ces Collard auraient aussi pu aussi bien s'appeler Collardi...

La chute de la pièce, coup de massue, coup de tonnerre, lui donnera tout son sens.

Le public reste tétanisé, un profond désespoir l'étreint, on est bien loin des situations vaudevillesques, ici c'est la vraie vie qui est en scène.

Cette pièce est la première de l'auteur jouée à Bruxelles.

Au théâtre des Galeries, le Théâtre par la grande porte !

C'est une réussite.

Santoliquido nous a habitué aux réussites magistrales, il a été édité récemment par Gallimard.

Il a écrit de nombreux romans.

Je reste persuadée que son chef-d'œuvre absolu était *L'audition du docteur Fernando Gasparri* mais ce livre à l'époque était resté confidentiel, j'y lisais pour ma part des accents d'Albert Camus.

La pièce *La nuit du fils* confirme mon impression.

Santoliquido est un grand auteur. On n'a pas fini de l'entendre.

MARIVAUX, Le Jeu de l'Amour et du Hasard

Du 13 mars au 12 avril 2025

Théâtre Royal du Parc, Bruxelles

Avec Phèdre Cousinie Escriva, Laurie Degand, Emmanuel Dell'Erba, Antoine Minne, Quentin Minon, et Benjamin Van Belleghem.

Mise en scène : Daphné D'Heur

Stupéfiant, époustouflant, rafraîchissant, les adjectifs affluent pour qualifier cette heureuse surprise concoctée par le Théâtre du Parc.

Loin des habituelles reprises des marivaudages classiques, celle-ci se distingue par sa surprenante modernité.

Faut-il voir dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* un manifeste de Marivaux contre le mariage arrangé et la domination des hiérarchies sociales, ou un emprunt subtil et délicat, mais nullement révolutionnaire, au thème fort apprécié par les comédies italiennes et espagnoles du XVII^e siècle, le travestissement réciproque du maître et de son serviteur, de la servante et de sa maîtresse?

Le Parc opte pour la vision contemporaine et une Silvia féministe avant l'heure.

On y rit, on s'y amuse, les caractères se dessinent et deviennent sans peine des figures d'aujourd'hui, les situations de Marivaux deviennent notre quotidien, les mœurs semblent ne pas avoir changé, les costumes en couleurs vives sont à la mode et les situations sont celles que vivent nos ados.

Le Théâtre du Parc ne nous avait pas habitués à ça, on demeure stupéfaits par cette légèreté, cette folie, cette déferlante inventive.

Il y a du burlesque dans cette mise en scène, où le comique débridé se conjugue avec la fine psychologie. Le jeu physique

des acteurs– et en particulier celui du couple Lisette-Arlequin – n’occulte nullement le raffinement d’une langue dont le ton varie selon les personnages, où les métaphores et les oppositions les plus ingénieuses s’associent à l’expression des sentiments les plus vrais.

Les acteurs s’amusent et nous amusent, Laurie Degand est hilarante dans le rôle de Lisette, touchante aussi, on sent que son Arlequin (étourdissant Antoine Minne) ne lui convient pas tout à fait, il y a beaucoup d’émotions rentrées et son jeu sensible le fait parfaitement sentir.

Phèdre Escriva et Quentin Minon épousent avec infiniment d’élégance et de mesure les rôles complexes de Silvia et de Dorante, leurs scrupules, leurs manèges embarrassés, leurs contradictions face à leur amour naissant.

Emmanuel dell’Erba (Orgon) et Benjamin Van Belleghem (Mario) apparaissent tels que Marivaux voulut ces deux personnages foncièrement bons, plus spectateurs qu’acteurs d’une situation à laquelle ils assistent, pleins de bienveillance et de sympathie.

On ne s’ennuie pas un instant face à ces amours aux multiples facettes, des chansons sont interprétées en playback, on se croirait parfois dans une comédie musicale ou un film genre On connaît la chanson.

Le décor mérite plus qu’une simple mention : un jardin qui est un dédale, un labyrinthe, où les personnages se perdent, s’entrecroisent, se découvrent, se retrouvent...

Bref, c’est un joyeux moment de théâtre et de rire que nous avons vécu au Théâtre du Parc, qui a su mélanger les genres et les cartes pour pimenter le jeu le plus drôle et le plus actuel qui soit.

Lectures

Philippe COLMANT, *Crever la nuit*. Poésies. Illustrations de l'auteur. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2025.

Le narrateur de cette prose poétique, en pleine insomnie, tente de voir plus clair en lui, alors que la solitude (elle est partie et il l'attend), l'attente, les questionnements existentiels le taraudent, le laissent là, entre ville et obscurité, « face à la nuit », entre fatigue, froid, extrême lucidité.

Sans doute, ce petit récit fait-il un hommage à la nuit sacro-sainte, qu'il faut « crever », traverser, comprendre, quoiqu'il y ait un autre sujet d'attention : la femme, partie, désirée, dont l'image surplombe la nuit, comme un feu de tendresse au milieu des feux de détresse.

Parfois, l'obscurité s'éclaire des éclats de musique, c'est un Led Zep entêtant, ou un Brel et sa valse des heures.

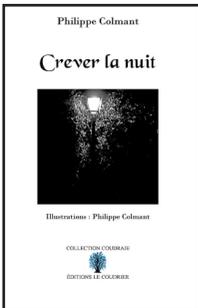
Parfois, le narrateur se voit en miroir dans un homme de la rue, en pardessus.

Parfois, la vie tout autour résonne d'amour (un couple s'ébroue).

Dans une prose poétique, où l'on retrouve le regard aiguisé d'un auteur sensible aux images fortes, le poète est là, inscrivant son parcours des heures (que l'horloge scande), dont tout l'effort est de saisir ce que la nuit trame, ce qu'elle libèrera de profond, au fil du temps.

Les images (« la vie s'encre au venin des écrans » ou « un couple imbibé d'euphorie ») servent une nuit intemporelle, quasi métaphysique, celle où l'être se relie à lui-même dans la mutité des décors et des âmes.

Philippe Leuckx



Patrick DEVAUX, *Le silence des oyats*. Poésies. Colomiers: éd. Encre Vives, 2025.

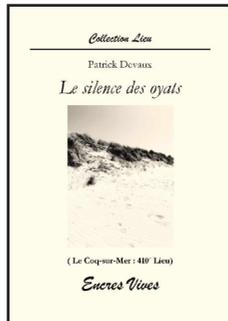
Selon une esthétique de longtemps rodée (des poèmes verticaux aux vers constitués d'un ou deux mots), le poète rameute des images de sable, de vent, de mer, avec les oyats des dunes.

Une certaine mélancolie, bien ouatée, bien cachée sous les cerfs-volants et les châteaux de sable, fait défiler des images que tout un chacun a pu éprouver sous les yeux, sous les doigts, au temps béni de l'enfance.

Au Coq-sur-Mer, le poète court tel un grain de sable au vent après le temps perdu, en quête de traces, comme autant de blessures laissées par le temps vengeur.

L'écriture économissime, légère, comme « un crissement / de pied /nu », évoque elle aussi les pas du marcheur de l'éphémère, du loisir aimé et recherché dans le peu de mots qu'il laisse sur le sable.

Philippe Leuckx



**Claude DONNAY, *Quichotte à cheval sur une truite en kilt*.
Récit. Bruxelles, éd. Maelström, coll. Bruxelles se conte
#123, 2024.**

En compagnie de Richard Brautigan et de sa pêche à la truite, un livreur de pizzas, tel un Quichotte qui rêve de tout emporter, se met à délivrer des poèmes sur le Bruxelles qui file au rythme de ses jambes.

Il a sa Dulcinana, il a son Pancho Panzani, et sa boîte à poèmes toute prête à produire au fil des courses le meilleur de son imagination.

Si Brautigan et la *beat generation* sont présents, c'est que le poète assume ainsi sa solitude, son monotone travail. Il faut pouvoir rêver et « slammer » sa vie.

Don(nay) Quichotte, avec la langue fluide du poète qu'il est, nous relate ainsi un Bruxelles enchanté, donne des ailes aux poids qui pèsent sur nos épaules, tresse des hommages à l'amitié, à l'amour, à la folle envie de renouveler sa vie, à coups de mots, à coups d'ailes battantes.

Ce livret nourrit le lecteur de sa vivante composition, toute lyrique, très humaine, qui relie par le verbe le Montana et l'Idaho de Richard à Bruxelles la belle du chanteur hollandais.

Philippe Leuckx



Pierre-Jean FOULON, *Une mission au large des cyprès.* Poésies. Thuin : éd. du Spantole, 2024.

Voilà le type même de livre objet, parfaitement édité dans la lignée des livres d'artistes.

Ici sont convoqués des peintres comme Van Gogh, Cross, Böcklin pour servir 123 textes poétiques, qui ne sont pas tous des aphorismes, mais qui reflètent une pensée certaine de la poésie.

L'auteur réfléchit sur son art, sur l'art en général, sur le temps, sur la création.

Chaque poème n'excède pas les six vers et l'économie de langage sert avantageusement les propositions de poèmes.

Nombre de questions – quasi métaphysiques – parsèment le livre, orientent la lecture, l'approfondissent:

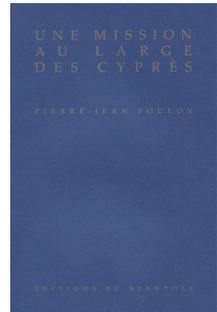
« Comment contrer la destinée en lui crachant au visage ou en la jetant du haut de la roche tarpéienne ? »

« Quand jaillira une eau capable d'évacuer jusqu'au Styx les marées de souffrance et de sang ? »

Le poète cerne là le destin des humains ses frères, blessés, agressés, soumis aux temps barbares.

Un beau livre.

Philippe Leuckx



Jean-Luc GODARD, *Aujourd'hui ma table*. Poésies. Préface de Christian Libens. Lectures picturales d'Anne-Marielle Wilwerth. Paris : éd. L'Harmattan, coll. Poésie(s), 2024.

Constitué de deux sections, ce recueil est l'amplification d'un livre de poèmes paru en 2022, sous le même titre anaphorique.

Dévidant les « paroles » de sa vie quotidienne, le poète assigne au poème un double rôle, celui de catalyseur de ses émotions et celui d'outil de sa propre écriture.

Cela nous vaut un ensemble subtil, véritable reflet des faits, des gestes, des impressions, des constats qui peuvent fournir table ou paysage.

Les poèmes brefs renseignent sur les préoccupations d'un auteur sensible à la marche du monde, apte à jouer des mots pour faire d'une « rivière » une « rizière ».

La table est multiple, polyvalente, polysémique, elle « se morfond », « mutine », « joue sur les mots », « me gratifie / de ses graffitis ».

Le poète joueur sait se moquer de lui-même et de sa fabrique de poèmes (« je patine mieux / les mots »).

Voilà un recueil très libre, ouvert et léger.

Philippe Leuckx



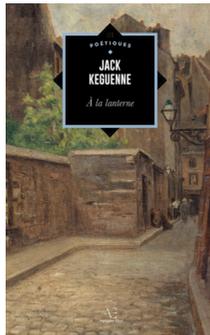
Jack KEGUENNE, *À la lanterne*. Poésies. Couverture de Fernand Maillau. Bruxelles : éd. Asmodée/Edern, coll. poétiques, 2024.

Ce copieux recueil – au sens exact, collecte de poèmes écrits et présentés chronologiquement, sur base de textes édités sur facebook – repose essentiellement sur une esthétique bien définie : des verbes à l’infinitif, des vers elliptiques et quelques aphorismes.

De quoi inciter le lecteur à suivre ainsi les fulgurances d’un auteur sur le long cours : « Dans le couloir des idées, grappiller » (n°176) ou « Partager la détresse des anges » (n°177) ou encore « Raturer, reprendre, laisser saigner » (n°442).

Et de fait, il y a de quoi grappiller dans cette suite radiographique d’une vie « covid » ; à raison de deux poèmes par page, le lecteur prélèvera ce qui convient au bon moment. Peut-être sera-t-il aussi sensible (ou agacé) par les répétitions de forme, les litanies descriptives ou les métaphores hardies de l’auteur (« les ficelles du vent », « la dérive des fatigues », « le poivre des pétales »).

Le livre ne laisse pas indifférent et il est fécond comme le journal de bord tenu, haleine tissée de nécessité, rythme incantatoire des souffles.



Philippe Leuckx

Philippe LEUCKX, *Petites Notes. Poésies.* Strasbourg : éd. Les Lieux Dits, coll. Cahiers du Loup bleu, 2025.

Griffures du temps et marges sensibles de Philippe Leuckx.

Sur la toile teintée d'une profonde et subtile mélancolie, Philippe Leuckx écrit de *Petites Notes* prises au hasard des heures et des jours : *Il fait un temps à la Modiano... Le temps soigne les rides /des arbres... cette poudre du temps /qui efface chagrin et douleur.*

Inspiré par la « ... douce solitude... » et affecté par une sorte de désaffection mentale, le poète *risque* un tour de ronde où logent, sans illusion, les images et les formes d'un univers tout à la fois étrange et familier : « la quiétude aux aguets /vers ce peu qui se lève ».

La réalité supposée de « ce peu » suggère à l'auteur de remarquables pièces de contemplation résignée ou d'éveil improbable : *les mots cousent /un peu de ferveur /parfois un rien de regard /sauve du néant /je marche à reculons/vers la rive.*

Irisés d'un passé repris dans le cœur même des mots d'emprunt (*ruse, souvenir, trace, en sourdine...*), les impressions d'usage et les indices temporels se confondent. Il importe avant tout de *réussir /ce peu/de silence... ainsi marchons-nous /vers la pente obscure /des jours.*

Sens (le mot de la fin) marque logiquement le court chemin de ces *Petites Notes* qui explorent et détaillent l'inactualité du bonheur et du plaisir d'être. Et cependant, la fidélité du poète à l'incident, à la représentation sensible du tout-venant : *éclairer la page /de quelque sens /sous la lumière /des signes* laisse entrevoir la plénitude (la légitimité) d'un passé volontairement contraint et détruit.

Désormais : *on regarde sans voir* et seule la nuit *...vainc*

toute résistance /tout confort /elle retourne au sens.

Philippe Leuckx excelle dans les représentations de l'intime, recourant volontiers aux espaces connus (reconnus?) pour désigner sa propre solitude, s'appuyant, volontairement sur l'air du temps pour dissimuler son inaptitude au présent : *on fait cause commune /avec le silence.*

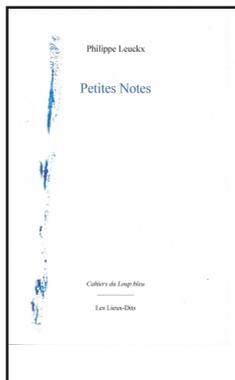
Ces *Petites Notes* occupent prioritairement les nocturnes du temps qui passe : « Le soir surtout la nostalgie est intense... » « Tu reviendras dans l'ombre » «Le chemin tourne vers la nuit» « La nuit vient sans bruit ».

On y retrouve l'aisance du poète à *connoter* le poème, à lui préférer le sens induit plutôt qu'à le repérer au détour d'une avancée métaphorique, à mêler la posture d'écriture et l'objet signifié.

On lui sait gré d'une évidente retenue dans l'usage d'une écriture accorte et particulièrement soucieuse de son entendement.

De *Petites Notes* à lire et respirer comme un air de vie et de complicité.

Michel Joiret



Martine Rouhart, *La nuit ne dort jamais*. Poésies. Paris : éd. du Cygne, 2025.

Vol de nuit avec les anges...

*On entre
dans la nuit
comme dans un silence
de forêt
les yeux déjà remplis
d'invisible*



Ainsi entre-t-on à petits souffles, petits mots, chuchotés presque, dans ce nouveau recueil de Martine Rouhart qui convoque les anges à une traversée de la nuit insomniaque, un voyage intérieur, dépouillé jusqu'à la transparence de l'obscur que la poète décline en trois temps.

La nuit vient dans la lente rémission du jour, l'imperceptible effacement des traces de l'audible et du visible. Peu à peu, comme touche à touche, la poète s'apprête à redevenir cette autre en elle, la voyante jumelle qui lui donne rendez-vous pour un vol de nuit.

Elle ne dort jamais, la nuit. Elle est le vaste espace à traverser de soi à soi, troublante étendue d'une obscurité que sillonnent les pas lumineux des absents et les ombres frémissantes des anges qui moissonnent les rêves avortés dans les crues du sommeil. N'est-ce pas précisément au sein de cette nuit en éveil que naissent des *somnolences / plus éblouissantes / qu'un jour de grand soleil* ? Face à la nuit, la poète décrypte les perceptions intimes que lui offre ce paysage mouvant comme la mer contemplée par la fenêtre. Ce qu'elle perçoit alors lui est accessible, à elle seule, dans le langage secret qui la fait accéder aux mystérieuses contrées de ce soi-

même qu'elle ignorait, ce monde irrévélé dont parfois *l'on se sépare/et l'on en revient /si peu étonné d'en revenir*. Ce langage est poésie. Et, ainsi que le suggère le titre d'un précédent recueil de Martine Rouhart, *Il faut peu de mots...* mais les plus justes, les plus simples ; les mots qui disent la présence de l'invisible au profond des rêves et donnent accès à un autre espace, celui des pensées fugitives où l'on peut *quelque fois rêver/que l'on danse/en rêvant*.

Puis, **La nuit s'en va**. Car il suffit d'un *cri d'oiseau* ; il suffit que les arbres s'ébrouent dans le pressentiment de l'aube pour qu'elle s'en aille, la nuit, *ailles grandes ouvertes/comme un vent d'ombre/qui abandonne/dans son sillage/le silence gris du jour*. Irrémédiablement et selon la loi des météores, la nuit cède la place aux premières lueurs du jour. L'enchantement du silence et du mystère est-il rompu quand soudain la page s'émeut d'une ombre dissidente ? Le désir encore anxieux de l'écriture fait trembler les doigts aux berges d'une *vérité entrevue* déposée par un ange. La poète retrouve les essentielles sensations de la vie au dehors, au jardin bruissant d'ailles et de feuilles : quelque chose s'est passé pendant la longue escale de la nuit qui a abandonné en s'éloignant les sédiments d'un mirage que les mots butinent dans le calice ouvert du poème. Il faudra peut-être *un peu d'aube sur les yeux* pour attendre *l'obscurité/et que s'allument partout/des rectangles de lumière/pour voir clair en soi*.

Quatorzième recueil de poésie de Martine Rouhart, *La nuit ne dort jamais* est publié aux Éditions du Cygne. On appréciera l'image de couverture très significative de Suzy Cohen, révélant la présence de l'Ange, médiateur de l'invisible et l'exergue très opportunément emprunté au recueil *D'entre Ciel et Terre* d'Anne Perrier.

Françoise Houdart

Pascale Lora SCHYNS, *Le dernier mouchoir de Charles Aznavour*. Roman. Paris : éd. L'Harmattan, coll. Rue des écoles/Littérature, 2024.

Il n'est pas rare de voir le nom d'une personnalité du monde de la chanson faire l'objet d'un récit ou d'une biographie, et l'on doit bien constater que la banalité et le convenu font office de loi pour ce genre de publication. Nous avons avec le dernier livre de Pascale Lora Schyns la preuve que le schéma peut être brisé. Nous ignorons par quelles circonstances de vie l'auteure a été amenée à suivre Charles Aznavour en tournée durant ses dernières années, et cela importe peu. Nous savons à quel point le chanteur franco-arménien était apprécié au Japon ; c'est précisément dans ce pays que l'artiste a donné son dernier concert et nous apprenons, mais ce ne sera sans doute pas une surprise pour les vrais fans, que Charles Aznavour en fin de concert, qu'il terminait par *La bohème* lançait un mouchoir blanc, chargé de nombreux symboles, dans le public. Une heureuse ou un heureux spectateur pouvait alors l'attraper.



Pascale Lora Schyns nous offre ici un roman au découpage à l'anglo-saxonne, où l'on va suivre plusieurs vies en parallèle. Si nous rentrons dans l'intimité du chanteur – en effet, nous l'accompagnons parfois toute une matinée où une simple douleur au bras devient une source d'interrogation – une distance respectueuse est toujours maintenue et, bizarrement, l'effet de proximité n'en est que renforcé. Il n'est pas nécessaire de figurer parmi les admirateurs de l'artiste pour avoir l'impression, après la lecture, de l'avoir approché personnellement.

Mais c'est surtout trois personnages, Thomas, Ivo et Yoshizo que nous suivrons. Trois fans qui assisteront au concert à Osaka et gardent l'espoir de capturer le mouchoir, le dernier mouchoir, que lancera Charles Aznavour.

Carino Bucciarelli

**Monique THOMASSETTIE, *Un présent multiple*.
Autobiographie. Bruxelles : éd. Monéveil, 2024.**

Un patchwork de poèmes, de proses, de scènes de théâtre pour signifier qu'on vit, qu'on écrit, qu'on ne peut guère évacuer le passé prégnant.

La poète compile sa vie, la relit, la relie, sachant qu'elle est de bric de broc, tissée de « lessive de la mère », de « subtile perception », de « chemins » où le lecteur a l'heur, sans doute, de fouiner comme chez le brocanteur, en quête d'âme enfouie, à exhumer des profondeurs sombres.

Le lecteur peut, certes, s'égarer, happer quelque image d'un « lapsus visionnaire », ou faire preuve d'« existentielle vigilance ».

Celle qui sait ce qui a perturbé son enfance, s'exhibe sans aucune complaisance : son cœur blessé génère des pages et des pages. L'enfant meurtri n'a pas oublié.

En tout état de cause, voilà un livret mystérieux, tel « un lynchage » par les souvenirs.

Philippe Leuckx



Michèle VILET, *Ce n'est pas le silence*. Photos de Jacques Vilet et Sylvie Carbonnelle. Merlin : éd. Les Déjeuners sur l'herbe, 2024.

Hommage à Michèle Vilet, décédée en 2023.

La plupart des gens, s'ils ont reçu à l'école un minimum d'histoire littéraire, se souviendront sans doute d'une fameuse *Cantilène de Sainte Eulalie* censée être une des premières œuvres écrites de la littérature de langue française. C'est un texte du Xe siècle sur la déploration d'une jeune fille martyrisée.

Se sachant condamnée à court terme par la maladie, Michèle Vilet, qui fut jusqu'à la fin membre d'Unimuse et de l'A.E.B., encouragée par Françoise et Violaine Lison, accepta d'entamer une sorte de dialogue avec la Mort. Elle composa de courts écrits évoquant notamment le décès de quelques-uns de ses proches (grand-père, père, mère, compagnon, amant...) mais aussi d'un condamné à la peine capitale, de prisonniers en camps de concentration... S'y adjoint le souvenir émotionnel d'une musique composée par le fils de Jordi Saval pour les funérailles de sa maman.

Nul pathos dans cette écriture. Simplement, au fil des mots très ordinaires, un regard plutôt familier comme si l'existence avait amené Michèle Vilet à apprivoiser la grande faucheuse. Son texte ultime se termine par une phrase incomplète. Brutalement interrompue. Abandonnant la moitié d'une page au blanc du papier.

Chaque lecteur se trouve incité lui-même à ajouter un paragraphe, car, ainsi que le suggère le titre de ce livre posthume, grâce à la littérature, *Ce n'est pas le silence*. En guise de postface, Violaine Lison, présente lors des derniers

LECTURES

moments de l'autrice, a ajouté son témoignage et conclut sa cantilène personnelle par : « Rien ne finit. Ni la vie. Ni la mort. Michèle est encore vivante. Ses morts aussi. Quelle chance on a. » Sylvie, sa fille, retrace le dépôt symbolique des cendres à la source de l'Escaut, fleuve inspirant de la défunte (présent grâce à plusieurs photos sereines de son frère Jacques Vilet), un *Retour à la source* que souligne un bref poème de Noé Beauvois, son petit-fils.

Michel Voiturier



Activités de nos membres

Les 28 et 29 janvier 2025, **Lionel Baland** était invité au congrès « Make Europe Great Again » organisé au sein du Parlement européen à Bruxelles par le groupe et parti européen Conservateurs et réformistes européens (ECR). Le 3 février 2025, il est intervenu dans la matinale *Ligne droite* de Radio Courtoisie présentée par Liselotte Dutreuil à propos de l'avènement d'un gouvernement belge sous la houlette du nationaliste flamand de la N-VA Bart De Wever. Il est passé le 24 février 2025 dans l'émission *Ligne droite* sur Radio Courtoisie à Paris afin de commenter les résultats des élections législatives en Allemagne.

Le 20 février à 18 heures 30, à la Maison Losseau (Mons), **Daniel Charneux** a pris la parole au nom du jury dans le cadre de la remise du prix Charles Plisnier 2024 à Xénia Maszowez (pour son recueil inédit *Au bord – Cosmogonie du gouffre*).

Le même jour, à 20 heures, il a assisté, à l'Écho des Murs (Mons) à la lecture de *Maman Jeanne* par l'atelier théâtre que dirige Julien Vanbreuseghem.

Le 16 mars, à la Foire du Livre de Bruxelles, il a dédié sur les stands d'Edern et de M.E.O.

Le 20 mars à 20 heures, à la Maison Losseau (Mons), son dernier recueil, *En bref*, a été présenté par Françoise Delmez en même temps que celui de Françoise Houdart, *La Jubilation de l'ange* (tous deux publiés chez Bleu d'encre).

Le 27 mars à 20 heures, à la bibliothèque de Dour, les mêmes recueils ont été présentés par Renild Thiébaud.

Le 28 mars, à la co-gallery (Mons), il a pris la parole lors du vernissage de l'exposition du photographe Gérard Adam dont une partie était consacrée à leur livre *L'illusion des certitudes*.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

À la mémoire de Georges Lebouc et de Maxime Lamiroy, le Rendez-vous de la Luzerne (Maison Louis Scutenaire, Bruxelles) recevaient les éditions Lamiroy le 18 janvier 2025. **Luc Delisse**, **Alain Magerotte** et Joske Maelbeek se sont entretenus avec **Rony Demaeseneer**.

Tatiana Gerkens s'est entretenue avec **Gaëtan Faucher** le 15 février 2025 au Grenier Jane Tony à propos de son recueil *Sorcière* (Les Chants de Jane, 2024).

Le vendredi 21 février 2025, à la librairie UOPC (Bruxelles), **Armel Job** a prononcé une conférence à propos de son dernier roman *La Cuisinière du Kaiser* (éd. Robert Laffont, 2025).

Jack Keguenne a obtenu le Grand Prix de Poésie de l'ARLLF pour son recueil *À la lanterne* (éd. Asmodée/Edern, 2024).

Le samedi 8 février, **Martine Rouhart** était reçue par Laurence Amaury à la Bibliothèque de Mons.

Leïla Zerhouni a présenté son dernier roman, *Dans les yeux de l'Afrique* (éd. M.E.O., 2024) le 8 mars 2025 à la Bibliothèque de Saint-Josse. Le 12 mars, elle a présenté le même ouvrage à la Bibliothèque d'Haine-Saint-Pierre (La Louvière).



Les Prix de l'AEB 2025

Cinq prix littéraires seront remis par l'AEB en 2025.

• Les candidatures doivent parvenir au secrétariat de l'AEB (150 chaussée de Wavre, B-1050 Bruxelles) pour le 30 juin 2025 au plus tard.

• Les livres ou manuscrits destinés à concourir à chacun de ces prix doivent être envoyés à l'AEB en cinq exemplaires à l'adresse :

Association des Écrivains belges de langue française

À l'attention de Frédéric Vinclair

Chaussée de Wavre, 150

B-1050 Bruxelles

- Prix Emma Martin

D'un montant de 1 250 euros, ce prix annuel, dû à une libéralité de Madame Emma Martin, est réservé successivement à un recueil de poèmes, un roman, un recueil de contes ou de nouvelles.

Cette année, le prix couronnera **un roman, un recueil de contes ou un recueil de nouvelles**.

L'œuvre couronnée doit avoir été écrite en français, à l'exclusion de toute traduction au départ d'une autre langue.

Elle ne peut avoir été rédigée en collaboration ni avoir obtenu un prix auparavant. Son auteur doit être de nationalité belge ou pouvant prouver une résidence en Belgique depuis cinq ans au moins. Le prix ne sera pas partagé.

Le jury est constitué de cinq membres désignés par l'A.E.B.

Les romans soumis au jury doivent parvenir, accompagnés d'un curriculum vitae, au siège de l'Association des Écrivains belges, chaussée de Wavre, 150, 1050 Bruxelles.

Ils ne seront pas renvoyés aux auteurs.

- Prix Hubert Krains

Créé par l'Association des Écrivains belges, le règlement de ce prix fut adopté par son Conseil d'Administration le 6 avril 1950.

Actuellement, le prix Hubert Krains, d'un montant de 850 euros, est décerné tous les deux ans.

Le prix récompense alternativement une œuvre en prose et une œuvre en vers.

Cette année, le prix couronnera **une œuvre en vers**.

Le jury est formé de cinq membres désignés par le Conseil d'Administration et pris en dehors de celui-ci.

La mise en compétition du prix, accompagnée de la publication du règlement, est chaque fois annoncée dans la presse et dans le bulletin de l'Association.

Les résultats sont proclamés au cours d'une cérémonie organisée par le Conseil d'Administration à la Maison des Écrivains ou lors de la séance de Rentrée littéraire.

Sont seules admises des œuvres inédites dont les auteurs n'ont pas atteint l'âge de 40 ans à l'expiration du délai de dépôt des manuscrits.

Les manuscrits dactylographiés ou très lisiblement écrits sont anonymes et portent une devise suivie d'un nombre.

Devise et nombre sont reproduits sur une enveloppe qui est remise en même temps que le manuscrit et qui contient l'identité de l'auteur et sa date de naissance.

Le prix ne peut être partagé. Le jury peut décider qu'il n'y a pas lieu de l'attribuer ; dans ce cas, le montant du prix n'est pas

augmenté la fois suivante.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus auprès du secrétariat de l'Association des Écrivains belges, Maison des Écrivains, chaussée de Wavre 150, 1050 Bruxelles.

- Prix Gilles Nelod

Géré par l'Association des écrivains belges de langue française et créé grâce à une libéralité de Gilles Nelod, un prix de 500 € est décerné tous les deux ans.

Il récompense l'auteur d'un récit ou d'un conte.

Le texte proposé (environ 900 lignes dactylographiées) ne sera pas destiné spécialement aux enfants. Il sera signé.

Il ne peut être écrit en collaboration, ni avoir été édité en volume, revue ou journal avant la date extrême de rentrée des manuscrits.

Ne concourent que des écrivains belges d'expression française, ou pouvant prouver une résidence en Belgique depuis cinq ans au moins.

Il n'est admis qu'un seul texte par auteur. Le prix ne peut être attribué plus d'une fois à une même personne, ni partagé entre plusieurs candidats.

La mise en compétition du prix, accompagnée de la publication du règlement, est chaque fois annoncée dans la presse et dans le bulletin de l'Association.

Accompagnées d'une bio-bibliographie succincte, les œuvres seront adressées au secrétariat de l'Association des écrivains belges, chaussée de Wavre 150 à 1050 Bruxelles avec l'indication : « Prix Gilles Nelod ». Elles ne seront pas renvoyées à leurs auteurs.

À défaut de présentation d'un texte de valeur suffisante, le jury peut décider de ne pas décerner le prix.

- Prix Delaby-Mourmaux

Attribué tous les deux ans à un recueil de poésie inédit ou publié au cours des deux dernières années précédant celle de la remise du prix.

Les recueils doivent parvenir au siège de l'Association des écrivains belges, chaussée de Wavre, 150, 1050 Bruxelles, avec la mention « Prix Delaby-Mourmaux ».

Ils ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Le jury est constitué de cinq membres désignés par l'A.E.B.

L'œuvre couronnée doit avoir été écrite en français, à l'exclusion de toute traduction au départ d'une autre langue et comporter au moins trente pages dactylographiées ou imprimées.

Elle ne pourra avoir été rédigée en collaboration ni avoir obtenu un prix auparavant. Son auteur devra être de nationalité belge ou pouvant prouver une résidence en Belgique depuis cinq ans au moins. Le prix ne sera pas partagé.

Créé grâce à une libéralité du poète défunt, le prix Delaby-Mourmaux, d'un montant de 850 €, permet à l'Association des Écrivains belges de langue française de commémorer le souvenir de Philippe Delaby, trésorier, puis secrétaire général de l'A.E.B. et de son épouse Jeanne Mourmaux.

- Prix Geneviève Grand'Ry

Géré par l'Association des écrivains belges de langue française et créé grâce à une libéralité de Geneviève Grand'Ry, peintre et poète, ancienne directrice de la Chapelle de Boondaël, le prix – d'un montant de 2 200 euros – est réservé aux jeunes poètes.

Trisannuel, il récompense l'œuvre inédite d'un écrivain n'ayant pas atteint l'âge de trente ans à la date ultime fixée pour le dépôt des manuscrits (importance : 40 pages).

Ceux-ci, dactylographiés, seront rigoureusement

LES PRIX DE L'AEB 2025

anonymes.

Ils porteront une devise suivie d'un nombre.

Devise et nombre seront reproduits sur une enveloppe fermée contenant l'identité de l'auteur, sa date de naissance, son adresse et quelques renseignements bio-bibliographiques.

Cette enveloppe sera jointe aux exemplaires du manuscrit.

Le prix ne sera pas partagé. Le jury pourra décider qu'il n'y a pas lieu de l'attribuer.

Ce jury sera formé de cinq membres, dont trois au moins feront partie du Conseil d'administration de l'A.E.B.

Les manuscrits doivent être envoyés au secrétariat de l'Association des Ecrivains belges de langue française, Maison des Écrivains, chaussée de Wavre 150 à 1050 Bruxelles, en précisant sur l'envoi « Prix Geneviève Grand'Ry ». Ceux-ci ne seront pas renvoyés aux auteurs.

Dernières parutions

Guy DENIS & Dominique VATELLI,
Vivre avec une oeuvre d'art. Essai.
Bouvellemont, éd. Noires Terres, 2024.
ISBN 978-2-9004-4682-9 * 117 p * 25 €

Béatrice LIBERT, *Poème sans ombre
pour voir la vie du bon côté*. Poésies.
Illustration de Claudine Goux. Mont-de-
Laval : éd. L'Atelier du grand Tétras,
2025. ISBN 978-2-3753-1122-6 * 48 p *
13 €

Cristophe VAN STAEN, *L'attribution des
marchés publics*. Roman. Bruxelles : éd.
Aux Palais Outre-Ponts, 2024. ISBN
978-9-0903-9288-2 * 103 p * 15 €

Anne DUVIVIER, *Dernière folie*. Roman.
Bruxelles : éd. M.E.O., 2025. ISBN 978-
2-8070-0492-4 * 191 p * 19 €

Rémi BERTRAND, *Poil de cul roux*.
Roman. Bruxelles : éd. Asmodée/Edern,
2025. ISBN 978-2-3907-5129-8 * 382 p *
25 €

Nicole MARLIÈRE, *L'Homme-enfant*.
Roman. Bruxelles : éd. M.E.O., 2025.
ISBN 978-2-8070-0498-6 * 118 p * 16 €

Nous apprenons le décès de **Luc Norin**, née Micheline Poreye en 1929. Membre de l'AEB, elle était critique littéraire pour le journal *La Libre Belgique*.

Le voyage du Non-Dit en 2025

Le Non-Dit asbl, Art et Littérature
et L'Association des Écrivains belges de langue française

Le Non-Dit
ART ET LITTÉRATURE

ILLUSTRATIVE OU DÉMONIALE,
L'ÉCRITURE « BELGE »
DES PAYSAGISTES ET DES CONTEURS



Du mercredi 22 octobre au samedi 25 octobre 2025

À l'Hôtel Regina (Berck-sur-Mer)

Déplacement en car (Bruxelles-Mons-Berck-sur-Mer)

Même si certains écrivains se sont fondus dans la très large communauté française ; même si d'aucuns se sont inscrits dans la ligne éditoriale des éditeurs parisiens, il demeure chez nombre d'auteurs belges, une spécificité d'invention manifeste – le souci latent du territoire « habité », l'emprunt significatif à la mythologie, plus particulièrement celle du Nord, le recours révélateur au silence et à la pause, la précellence descriptive dans la conduite du récit, la primauté du cadre et l'appel signifié (ou induit) à la surréalité. Autant d'attributs détectés au fil des lectures, qui ne font pas école (et n'invitent guère à l'exclusivité générique !) Mais ils méritent qu'on s'y attarde en se souvenant que la langue belge, assortie de l'imagerie flamande, n'aura d'autre destin que celui de l'étrange- voire de l'impromptu, qui ont présidé à la création même de la Belgique.

Issus des Nord et Sud, mais aussi dissemblables que linguistiquement distincts, les écrivains de Belgique partagent avec leurs lecteurs une mémoire

d'enfance, de mer, de contemplation et de solitude...

Les vacances (grandes et courtes) confrontées à la vacance et à la méditation sont aussi teintées d'une forme de mélancolie, ou d'une « exubérance triste » et profane, ensorienne (provocatrice ?) dirons-nous... Ne jamais oublier : L'histoire littéraire belge est celle d'un peintre qui se mettrait à écrire...

Paysagistes et conteurs seront dès lors au cœur des communications et débats.

Un mail de rappel vous sera envoyé prochainement avec de plus amples informations.

Inscription et renseignements auprès de **Michel Joiret**
+0032 474 98 92 27 - m.joiret31@gmail.com

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlrf.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be

sabam



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be

aml



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Éditeur responsable: Martine Rouhart

Comité de rédaction: Anne-Michèle Hamesse, Jean-Pol Masson, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Relecture : Daniel Charneux

Mise en page et iconographie : Frédéric Vinclair

Impression: Relie-Art / Drifosett (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Le Non-Dit asbl, Art et Littérature
 et l'Association des Écrivains belges
 vous proposent, dans le cadre du Séminaire :

Illustrative ou démoniaque, la "langue belge" des paysagistes et des conteurs

Quatre jours de communications et d'activités autour des « Ecrits du Nord »

Le séminaire se tiendra à Berck-sur-Mer (hôtel Régina), du mercredi 22 au samedi 25 octobre 2025

CHEMIN DE FER DU NORD 3^h½ DE PARIS

Berck sur Mer

PLAGE
 la plus Vaste et la
 plus Salubre du Littoral

KURSAAL

BILLETS A PRIX RÉDUITS

Le tarif de la Belgique au Nord est de 150 Francs. Les billets de 100 Francs sont en circulation de la Belgique au Nord. Les billets de 50 Francs sont en circulation de la Belgique au Nord. Les billets de 25 Francs sont en circulation de la Belgique au Nord. Les billets de 10 Francs sont en circulation de la Belgique au Nord. Les billets de 5 Francs sont en circulation de la Belgique au Nord. Les billets de 2 Francs sont en circulation de la Belgique au Nord. Les billets de 1 Franc sont en circulation de la Belgique au Nord.

EAU DE SOURCE

**COURSES DE CHEVAUX
 VÉLODROME**

AGENTS IMPRIMERIES CH. LEVY 4 Rue Martiel Paris

NOTA: CONSULTER POUR L'HORAIRE LES LIVRETS ET LES AFFICHES DE LA COMPAGNIE

Pour tout renseignement, s'adresser à Michel Joiret - 0032 474 98 92 27 - m.joiret31@gmail.com



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 53 | MARS 2025



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

**ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE
LANGUE FRANÇAISE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS DES LETTRES ET DE LA SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.